



De l'origine du langage à l'émergence du milieu sémiotique

Par François Rastier

Directeur de recherche au Cnrs,
Paris, France

Mai 2006

« La question de l'origine des langues n'a pas l'importance qu'on lui donne ; elle ne se pose même pas (Question de la source du Rhône : puérile !) ». Ferdinand de Saussure (1997, p. 11).

« C'est une idée très fautive que de croire que le problème de l'origine du langage soit un autre problème que celui de ses transformations ». Ferdinand de Saussure (2002, p. 159).

1. Retour de l'origine

La question de l'origine du langage fait à présent l'objet de programmes de recherche opulents, tant au plan national qu'au plan international¹. Pour situer cette question, il n'est pas inutile de rappeler son histoire.

À partir de la Renaissance, les réflexions sur les origines du langage se sont multipliées, redoublant ou contestant les explications religieuses. Il s'agit d'en finir avec les mythes adamiques. On cherche d'abord les langues les plus anciennes et parées d'une autorité : pour Jan van Gorp, alias Goropius, ce serait le flamand (*Origines Antwerpianae*, 1579) ; pour Georg Stiernhelm (1598-1672), le suédois ; pour Leibnitz (*Brevis designatio de Originibus gentium ductis potissimus ex indicio linguarum*, 1710 p. 4), les langues japhétiques, parmi lesquelles la langue scythe et le celtique dont dérive l'allemand.

Au XVIII^e siècle, la théorie des stades, toujours active dans l'évolutionnisme contemporain, se met en place, avec Vico, Rousseau, Condillac, Herder. Le langage chez les trois premiers auteurs serait issu d'un langage naturel inné qui est le langage d'action. À ces gestes se joindront les onomatopées, puis les premières interjections, prédicats synthétiques, enfin développés en phrases dans un stade suivant. L'onomatopée, partie vocale du langage d'action, se trouve ainsi parée d'un rôle charnière entre communication gestuelle et communication verbale (elle le conserve encore chez Darwin dans *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, 1871).

Ces théories de l'origine ne font aucune place significative à l'histoire des langues ; ainsi Maupertuis, dans ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et de la signification des mots* (1748) écarte-t-il explicitement la comparaison des langues. C'est alors l'étude *a priori* des principes de la connaissance (cf. Bergougnieux, 2005, p. 21), c'est-à-dire une forme classique du cognitivisme qui l'emporte.

Au siècle suivant, alors que s'est formée la linguistique historique et comparée, Pictet crée la *paléontologie linguistique* pour retrouver la langue des anciens Aryas² ; mais comme son nom l'indique assez, elle passe bien vite de l'histoire conjecturale des reconstructions aux spéculations sur l'origine du langage, comme en témoigne la paléontologie linguistique française, développée par des auteurs comme Abel Hovelacque et Honoré Chavée. Le modèle des sciences de la vie était alors prégnant, comme il le redevient aujourd'hui. Le darwinisme linguistique de Schleicher considère les langues comme des espèces vivantes et leur histoire sur le mode de l'évolution biologique. La typologie des langues est alors étroitement liée à la typologie des races, et les affirmations de Haeckel, fondateur du racisme « scientifique », sont au centre des débats qui portent sur les regroupements des langues selon les races (cf. Hovelacque, 1876, p. 371).

¹ Voir par exemple le programme *The Origin of Men, Language and Languages*, de la Fondation européenne pour la science.

² Les langues aryennes sont aussi dites japhétiques, et en 1958 Bakhtine parlait encore de Marr comme d'un « remarquable érudit », fondateur de la « paléontologie linguistique ».

Par ailleurs, selon la thèse de Haeckel que l'ontogenèse récapitule la phylogenèse, le développement des enfants devient une référence majeure. Ainsi, dans la seconde édition (1876) de *De l'intelligence* (1870), Taine ajoute-t-il une section annexe intitulée : « De l'acquisition du langage chez les enfants et dans l'espèce humaine »¹.

Le XX^e siècle ne marque aucune rupture significative. Si Jespersen publie en 1922 *Language, its Nature, Development and Origin*, il réfute les quatre principales théories de l'origine, dans l'onomatopée, l'interjection, la résonance et les cris accompagnant l'effort physique, il maintient des thèmes fréquents au XVIII^e siècle, comme celui d'une langue « chantonnée », celui des unités synthétiques (rôle que jouait l'interjection), enfin celui, classiquement empiriste, de la prééminence du lexique concret.

Dans la seconde moitié du siècle, la découverte de nouveaux fossiles d'hominidés et l'essor de la génétique vont coïncider avec un nouvel essor des linguistiques universelles pour appuyer des programmes de naturalisation dans lesquels la question de l'origine du langage pourra devenir un enjeu majeur pour la réduction néo-darwinienne des cultures.

On cherchera à redéfinir la linguistique et son objet en fonction du développement des connaissances en génétique et en paléo-anthropologie. Le marrisme et le cognitivisme d'inspiration chomskienne se sont diversement partagé la question de l'origine du langage en imaginant des parallèles entre génétique et linguistique. La découverte de l'ADN a naturellement nourri un grand nombre de spéculations sur le « code génétique », que sa désignation même, par une métaphore exorbitante, invitait à comparer à un langage, dès lors que l'on réduit le langage à un code. Ainsi Roman Jakobson (dans son débat en 1968 avec François Jacob et Claude Lévi-Strauss) a-t-il comparé le code génétique au code linguistique, en supposant que le langage se fondait dans sa phylogénèse sur un isomorphisme structural avec le code génétique. Cette analogie est reprise à présent par des théoriciens néo-marristes : « La variété infinie de tout le vivant peut se ramener aux très longs « messages » génétiques [...] possédant les traits frappants d'une ressemblance structurale avec le code linguistique » (2005, p. 140). Or Marr ramenait la diversité des langues historiques à quatre syllabes primitives dénuées de sens que Gamkrelize (2005) compare aux quatre molécules de l'ADN. Cette position n'est pas isolée et Ángel López-García (2005) entend démontrer que le code linguistique émerge du code génétique par « duplication ». Le génome ayant pris la place de la Providence comme puissance explicative, cette analogie entre les deux « codes » inverse la détermination mystique qui faisait de la structure du langage divin le modèle de toute chose. Elle retrouve à sa manière la théorie des correspondances de la *magie naturelle*, florissante à la fin du XVI^e, et dont on reconnaît des traits dans le *New Age* actuel².

1.1. Le langage est-il une faculté ?

Expliquer une action par une faculté supposée reste une facilité récurrente : on explique le récit par la faculté narrative, comme naguère le mythe par la faculté mythopoétique (cf. Horcart, 2005, p. 150). Voulant trouver des explications causales, la pensée scolastique rendait compte systématiquement de l'acte par la puissance : par exemple la pensée trouvait sa cause dans l'intelligence définie comme faculté de penser. Reformulant la métapsychologie antique, issue pour l'essentiel du *De Anima* d'Aristote, la philosophie médiévale a certes distingué des facultés, mais pour réaffirmer l'unité de l'âme ; il en va ainsi de Guillaume d'Auvergne à Descartes et à Bossuet. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'unité de l'âme commence à être mise en doute : en la ramenant aux principes de la nature, on transpose les facultés psychiques en fonctions organiques. Or, comme dès lors que la fonction crée l'organe, les fonctions mentales doivent être rapportées à des localisations cérébrales. C'est là le principe de la théorie de Gall, fondateur de la phrénologie. Avec les programmes cognitifs de naturalisation de l'esprit, ces théories ont repris de la vigueur.

Naguère, Jerry Fodor, ouvrant par un éloge de Gall son ouvrage *The Modularity of Mind*³, décrivait un esprit morcelé en modules correspondant à autant de *devices* anatomiques. Si

¹ Nous verrons que cette thèse, infirmée par le développement de la biologie, se trouve maintenue par des linguistes néo-darwiniens.

² Nous rencontrerons plus loin une autre correspondance, entre l'ontogenèse et la phylogenèse, l'enfant et les premiers temps de l'humanité, qui demeure récurrente chez les darwiniens classiques (Haeckel), comme chez les néo-darwiniens d'aujourd'hui (Bickerton, Hombert).

³ Tr. fr. *La modularité de l'esprit*. Paris : Éditions de Minuit, 1986.

donc l'homme est doué de langage, cette fonction se concrétise dans un organe du langage, expression d'un équipement génétique particulier. Avec le retour des linguistiques universelles, des théories influentes ont ainsi fait du langage une fonction organique et de la linguistique une « neuroscience cognitive » (Jackendoff). On revient de la linguistique comparée à la spéculation sur l'origine, de la critique historique à une métaphysique « positive », naturalisante et néo-darwinienne. Ses thèses sont claires. La faculté de langage résulte de l'évolution biologique. L'évolution étant réduite — on ne sait pourquoi — à la sélection naturelle, sans considération pour d'autres facteurs comme la dérive génétique, le langage résulte d'une adaptation.

1.2. Le langage a-t-il une fonction ?

Certains animaux n'ont pas de langage inné : c'est le cas par exemple de l'homme ou du perroquet gris du Gabon. Ces deux espèces fort sociales sont toutefois douées pour l'imitation, deux qualités complémentaires pour ces animaux supérieurs intarissables dont l'intelligence pragmatique se traduit par un sens de l'à-propos et de la pertinence que l'on juge remarquables¹.

Le fait que l'homme n'ait pas de langage inné ne suffit pas à infirmer l'hypothèse d'un organe du langage : on suppose simplement que cet organe sert à apprendre (*Language acquisition device*, ou LAD)².

Pour justifier ce substrat organique, on suppose que la fonction crée l'organe, ou, en termes néo-darwiniens, qu'elle procède d'un avantage adaptatif. Il faut donc savoir à quoi sert le langage.

Rousseau avait une réponse galante et sensible, car il faisait des passions le moteur de l'histoire humaine : le langage servirait d'abord à faire sa cour, né au bord des fontaines où bergers et bergères menaient leur troupeau³. Les néo-darwiniens d'aujourd'hui ont transposé cette thèse sur le plan de la reproduction : une fonction biologique contribue par définition au succès reproductif de l'organisme qui en est pourvu (*cf.* Sperber et Origgi, 2005, p. 285). Il reste bien entendu à rendre compte de l'avantage reproductif que constitue l'exercice de la fonction de langage.

Les passions sont devenues des instincts, mais la légitimation fonctionnelle demeure. On peut lire ainsi de petits romans anthropologiques⁴ qui expliquent l'origine du langage en termes d'avantages adaptatifs : le langage servirait à assurer la paix dans de meurtrières hordes ancestrales (Victorri), ou encore à médire des absents tout en favorisant l'unité du groupe (*grooming and gossip hypothesis* de Robin Dunbar), à assurer un prestige social (Jean-Louis Dessales), etc. Quand on connaît un peu leurs auteurs, on s'aperçoit que ces apologues plaisants sont d'excellents tests projectifs. Ils reposent sur l'adage qui fait de l'avantage adaptatif un avatar de la Providence divine ; et surtout ils concrétisent des hypothèses dont l'avantage, somme toute inestimable, est de ne pouvoir être ni infirmées, ni confirmées.

À la différence de la mystérieuse émergence qui faisait du code linguistique un analogue dérivé du code génétique, la voie naturalisante adoptée par le cognitivisme entend réduire le linguistique au biologique par deux voies principales : en faisant de la Grammaire Universelle (désormais GU) une « composante hypothétique du patrimoine génétique », selon les mots mêmes de Chomsky (1984) ; en postulant un organe du langage ou Language Acquisition Device.

Examinons les arguments qui fondent cette seconde voie de naturalisation du langage. La démonstration emprunte deux directions : (i) La recherche d'un gène du langage qui serait altéré dans des familles souffrant d'aphasie. (ii) La recherche de l'organe du langage (iii) La postulation d'un protolangage de *Homo Erectus* (Bickerton) concrétisant la GU.

- a. *Le gène du langage.* Si l'on part du principe que le langage est une fonction biologique, on peut chercher son substrat anatomique dans un organe, et, au-delà, dans les gènes qui commandent le développement de cet organe. Ainsi on a vu le gène du langage dans FOXP2, situé sur le chromosome 7, supposé responsable de l'aphasie héréditaire

¹ Le parallèle avec l'homme s'arrête là, car le perroquet gris du Gabon n'est sans doute pas saussurien, et l'on peut supposer qu'il traite les symboles comme de simples signaux, alors que nous faisons l'inverse. Alex, perroquet gris du Gabon (*Psittacus erithracus*), éduqué depuis trente ans par Irene Pepperberg (MIT), maîtriserait quatre-vingt-dix mots, et compterait jusqu'à six.

² *Device* est un terme de mécanique qui signifie appareil ou engin. L'usage de ce terme introduit une téléologie mécanique dans la téléonomie du vivant.

³ *Essai sur l'origine des langues* (1817). Paris : Belin, ch. X, p. 525. Il s'agit ici de l'origine du langage dans les pays du sud. Dans ceux du nord, le langage sert à appeler du secours (p. 527).

⁴ Je reprends cette expression à André Pichot.

qui frappe plusieurs membres d'une famille anglaise (la célèbre famille désignée par les initiales KE). Il s'agit d'un gène de transcription qui régit la formation d'une protéine composée de 751 acides aminés¹.

Or, le gène FOXP2 a été associé au chant du diamant mandarin et du canari, et pourrait tout simplement avoir une incidence sur la motricité vocale : ainsi les mutations provoquées de ce gène affectent les performances vocales des souriceaux. On doit donc chercher ailleurs.

b. *L'organe du langage.* Selon l'hypothèse, propagée par le néo-darwinisme, mais largement reprise hors de ses rangs, rien n'apparaît que par avantage évolutif ; donc le langage présente des avantages qui sont la cause de son apparition. Et comme toute fonction repose sur une faculté et donc sur un organe — le problème de l'origine du langage devient celui de l'origine de l'organe du langage.

Il n'est pas nécessaire qu'une faculté soit liée à un organe, et comme le soulignait Rousseau « l'art de communiquer les idées dépend moins des organes qui servent à cette communication, que d'une faculté propre à l'homme, qui lui fait employer ses organes à cet usage » (1817, p. 504).

Prenons l'exemple des calculateurs prodiges. On ignore si l'extraction des racines carrées de très grands nombres résulte d'une fonction adaptative aux bénéfices indéterminés. Du moins, l'imagerie cérébrale a permis de montrer que les calculateurs prodiges stockent les résultats intermédiaires dans l'aire de la prosopagnosie (reconnaissance des visages) : en somme, c'est moins le substrat anatomique que l'utilisation qu'on en fait qui compte.

Pourquoi faudrait-il malgré tout que les organes soient dédiés à des fonctions prédéfinies ? C'est faux pour le cerveau comme pour la main : le cerveau sert-il à élaborer des grammaires universelles ou des théories néo-darwiniennes ? La main à les écrire ? Il se pourrait bien que le langage humain soit issu de la rencontre contingente d'un appareil phonatoire (assez ordinaire chez les primates), d'un cortex préfrontal exceptionnellement développé et capable d'imaginer des objets en leur absence, enfin d'interactions sociales complexes.

En outre, si la faculté de langage est une faculté d'apprendre les langues (*language acquisition*), son exercice présuppose l'existence des langues ; en ce cas, la nature humaine présuppose la culture, ce qui va à l'encontre de l'hypothèse initiale de la naturalisation.

c. *Le protolangage.* Alors que Haeckel estimait que le pithécantrophe était muet, l'*Homo Erectus*, son moderne successeur, devient parlant grâce à Bickerton (1990, 1996), qui lui confère un protolangage. Dans l'hypothèse d'un déterminisme génétique, le langage chez *Sapiens* doit être issu d'une mutation d'*Erectus*.

Essentiellement composé de mots ostensifs, le protolangage est dépourvu de syntaxe. Au plan linguistique, l'histoire de l'hominisation, le passage d'*Erectus* à *Sapiens*, consistera essentiellement dans le développement de la syntaxe.

De nombreux auteurs, à la suite de Derek Bickerton, font dériver les langues d'un protolangage axé sur la communication pragmatique liée à la situation (le « ici » et le « maintenant »)². Mais un tel langage n'aurait rien de fondamentalement différent d'un langage animal : Bickerton s'appuie d'ailleurs explicitement sur le « langage » de Kanzi, bonobo inlassablement conditionné qui parvint à répondre à des questions de sa mère humaine adoptive, Sue Savage-Rumbaugh, en frappant des icônes sur un clavier.

Ce langage aurait été fait d'un lexique enrichi progressivement, mais dépourvu de syntaxe : on retrouve là un retour de la théorie de la langue adamique, faite uniquement de termes. La séparation entre lexique et syntaxe procède de la distinction platonicienne entre *onomazein* et *legein*, le nommer et le dire. La syntaxe, dans l'école chomskienne, vient après, car elle couronne l'histoire de l'hominisation.

¹ Or cette molécule diffère de trois acides aminés seulement de celle que l'on trouve chez les mammifères autres que les primates.

² Le singe, l'enfant et le « sauvage » voisinent encore bizarrement, comme au temps des anthropologies philosophiques des Lumières. Cependant, rien ne permet d'affirmer que les langues auraient formé d'abord leur lexique puis leur syntaxe : même si l'on en fait un moyen de catégorisation, les catégories syntaxiques n'ont pas moins d'importance que les catégories lexicales, car elles déterminent ou reflètent les grandes classifications *a priori* qui structurent le lexique, voire l'expérience des sujets parlants (ainsi animé vs inanimé, actif vs passif, etc.).

On s'étonne à peine que Bickerton décrive, de façon révélatrice, le protolangage comme proche de celui de Kanzi, bonobo célèbre, mais aussi de celui des jeunes enfants, et des pidgins. Victorri le décrit didactiquement comme un « langage de Tarzan », laissant transparaître le substrat mythique de cet idiome¹.

Cependant, rien ne permet d'affirmer que les langues auraient formé d'abord leur lexique puis leur syntaxe : même si l'on en fait un moyen de catégorisation, les catégories syntaxiques n'ont pas moins d'importance que les catégories lexicales, car elles déterminent ou reflètent les grandes classifications *a priori* qui structurent le lexique, voire l'expérience des sujets parlants (ainsi animé vs inanimé, actif vs passif, etc.).

Si le protolangage est fait de mots isolés — à l'exemple des signes qu'emploient les chimpanzés conditionnés — comment passer à la prédication ? La solution qu'imagine Sperber est particulièrement révélatrice : à la suite d'une mutation, certains auraient développé des inférences pragmatiques à partir de ces mots isolés, par exemple auraient inféré *il boit* à partir de *eau* (cf. Sperber & Orrigi, 2005, p. 252). On retrouve une démarche analogue à celle de Destutt de Tracy, quand il explique, dans ses *Éléments d'idéologie* (1805-1817), comment les premiers mots, des interjections, se sont développés en prédications, *Ouf !* devenant par exemple *J'étouffe !*

L'émergence du langage à partir du protolangage serait accessible de trois manières : en observant : (i) le développement de l'enfant ; (ii) l'élaboration de langages de signes par de petites communautés de sourds isolés dont le langage gestuel spontané témoignerait du caractère naturel de la Grammaire Universelle ; (iii) en observant l'évolution des créoles à partir des pidgins.

a. *Le développement de l'enfant.* Selon Haeckel, l'ontogenèse récapitulait la phylogenèse. Cette thèse simpliste a été abandonnée depuis un siècle par les sciences de la vie. Elle garde cependant toute sa séduction mythique : la préhistoire n'est-elle pas l'enfance de l'humanité ? Aussi quand des enfants juxtaposent leurs deux premiers mots, ils recréeraient le protolangage. Cette hypothèse est gratuite : *Erectus* n'était pas dans la situation de mal parler ou de ne pas encore maîtriser le langage de *Sapiens*². N'importe, des spécialistes du développement persistent à soutenir que « les cinquante premiers mots émis par le bébé ainsi que les premières combinaisons qu'il réalise sont porteurs du même sens dans toutes les langues du monde » (Jisa, 2005, p. 256). Voilà donc cinquante primitives universelles qui auront échappé jusqu'ici à la linguistique comparée.

Ce type d'affirmation suffit à Hombert pour affirmer que « la collaboration entre les tenants de cette discipline [les spécialistes de l'acquisition du langage chez l'enfant] et les spécialistes de l'apparition du langage met à mal l'ancienne dichotomie ontogenèse/phylogenèse » (2005, p. 464). Comment les millions d'années de la phylogenèse et les mois d'apprentissage se répliqueraient-ils, sauf à sortir, non seulement de l'histoire, mais de toute échelle temporelle ?

b. *Les sourds.* Que le langage humain soit dérivé d'un langage gestuel, c'est un thème que l'on retrouve fréquemment au XVIII^e siècle, de Condillac à Destutt de Tracy ; cette hypothèse était encore soutenue par Marr. De nos jours, la communication spontanée des sourds est supposée révéler le passage du protolangage au langage.

Les groupes privés d'accès au langage parlé élaborent des langages gestuels. Depuis 1977, des sourds regroupés dans une école de Managua sont étudiés par des cognitivistes nord-américains qui étudient l'évolution de leur langage, dans des conditions d'isolation. Ils ont affirmé que les productions de la première génération étaient un protolangage, développé en langage dans les « générations » suivantes.

Même si l'isolement imposé interdit aux cobayes l'intégration dans la société nicaraguayenne, les jeunes sourds n'entrent évidemment pas dans l'école à leur naissance. En outre, le fait qu'ils utilisent certains signes de l'*American Sign Language* (cf. Cuxac, 2005, p. 206-207) laisse deviner qu'ils n'ont pas été sans relation avec le monde extérieur, ne serait-ce qu'avec les enquêteurs américains. N'importe, Steven Pinker saluait la découverte du protolangage chez les sourds-muets de Managua sous le titre quelque peu emphatique « A linguistic

¹ L'illustration de son étude reproduit opportunément une photo où Tarzan converse avec Cheeta (2005, p. 222).

² Par un étrange renversement de situation, *Erectus* se trouve dans la situation de l'enfant.

Big Bang » (*New York Times*, 24 octobre 1999) en le considérant comme un langage *ex nihilo* (*created out of thin air*). On retrouve le mythe de l'isolat : plusieurs fois dans l'histoire, des souverains curieux, du pharaon Psammétique I^{er} à Frédéric II de Hohenstaufen, jusqu'à Akbar le Grand, ont fait enfermer des nouveaux-nés pour savoir s'ils parleraient spontanément et en quelle langue. Là, on a simplement isolé des sourds dans leur institution¹.

On sait cependant que les sourds-muets créent ou adaptent des signes gestuels à proportion de leur degré d'intégration à la société (des répertoires personnels allant jusqu'à 1 500 signes ont été dénombrés, cf. Yau, 1992). La notion d'isolement reste illusoire. Les sourds-muets vivent dans un monde d'échanges linguistiques et gestuels déjà codés. Ils entrent dans un monde sémiotique riche qu'ils enrichissent encore. Par exemple, comme le remarque Descola (1992), les Achuar sourds-muets connaissent la mythologie des Achuar : ils ont constitué des langues signées dont la capacité expressive est comparable à celle du jivaro et permettant de communiquer aussi bien sur le *hic* et *nunc* que sur ce qui n'est pas là². La création des langues de signes apparaît alors comme un cas particulier, certes éminent, de la sémiogenèse.

- c. *Les créoles*. Selon Bickerton, certains contacts entre populations de langues différentes recréent spontanément le protolangage dans les pidgins, qui évoluent en langues dans les créoles. Comme il attribue le protolangage à *Homo Erectus*, prédécesseur de *Sapiens*, ne reprend-il pas obliquement la thèse de l'archaïsme des « nègres » ? Du moins, inexplicablement, ne considère-t-il que les créoles de plantation et non les autres. Le protolangage et les pidgins sont explicitement comparés, mais ce serait persifler que de noter l'analogie entre le « langage Tarzan » ou protolangage et cet idiome ineffable de l'imaginaire colonial, le *petit-nègre*. À défaut de fondement scientifique, il n'est guère douteux que le protolangage ait un riche substrat imaginaire, comme d'ailleurs l'ensemble de la thématique de l'origine du langage³.

Avec les enfants isolés, les sourds, les créoles, on retrouve implicitement les trois références majeures de l'anthropologie positiviste du XIX^e siècle : l'enfant, le déficient, le sauvage. D'où la fascination continue à l'égard de ceux qui conjoignent deux ou trois de ces traits, comme jadis Victor, le Sauvage de l'Aveyron, ou Caspar Hauser, voire les enfants sourds de l'Abbé de l'Épée, qui voulait faire du langage gestuel la langue universelle de l'avenir.

1.3. Du protolangage à la langue universelle de l'avenir

On stigmatise rituellement la « curieuse censure » du règlement intérieur de la Société Linguistique de Paris qui excluait les communications sur l'origine du langage. Relisons l'article 2 des statuts : « La société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle » (1866, révisé en 1876). Ces deux aspects sont liés, car la langue originelle est de fait universelle, comme le sera la langue parfaite de l'avenir. Cet article reflète ainsi une réflexion épistémologique assurée : la linguistique est une science descriptive et historique, qui ne se mêle pas d'imaginer des langues, que ce soient celles de premiers ou des derniers hommes. Une science définit son objet en récusant les faux problèmes dont elle se prive, et cette privation fondatrice la distingue décisivement de la métaphysique.

L'origine, comme l'avenir, échappe à l'histoire, qui, se confondant avec le monde humain, n'a ni commencement ni fin. Les théories de l'origine comme celle de la fin de l'histoire sont également métaphysiques, car elles adoptent nécessairement un point de vue externe au monde humain. Ce point de vue transcendant ne peut être scientifique, sauf à considérer que les langues ne soient pas des formations historiques, et à renvoyer le temps humain de l'histoire au temps biologique de l'évolution.

On n'a pas assez remarqué que les théoriciens de l'origine du langage sont souvent aussi des théoriciens de la langue universelle : l'en-deça et l'au-delà des langues communiquent

¹ On étudie à présent une tribu de bédouins du Neguev qui compte trois générations de sourds : des chercheurs comme Carol Paden et Wendy Sandler interprètent également leur cas dans le paradigme de l'origine.

² Dans ces petits groupes dispersés et semi-nomades, et qui ne comptent pas toujours des sourds, on peut écarter l'hypothèse que ces langues aient été transmises de père en fils sur de longues durées.

³ L'iconographie de Hombert, éd. (2005) est particulièrement révélatrice : chimpanzés et autres singes (pp. 55, 75, 85, 93, 99, 114, 241) ; communications homme-singe (pp. 77, 78, 218, 222) ; gens du tiers-monde, généralement nus (pp. 119, 153, 213, 224, 253, 309, 326, 329, 378, 413, 421, 454, 457) ; dont femmes dépoitraillées, parfois allaitantes (pp. 63, 122, 169, 180, 332, 339, 403) ; nette prévalence, comme jadis, des africains.

aisément. L'uchronie du langage naissant et l'utopie de la langue unique se complètent dans l'idée d'un langage sans langues que Sériot rapproche justement du langage angélique.

Marr étudia la langue originelle japhétique (c'est-à-dire aryenne) et la glottogonie (origine du langage), mais il fut aussi un théoricien de la langue universelle future. Jespersen a promu la supériorité de l'anglais comme langue universelle : c'est précisément ce que Ogden mettra en œuvre en créant le *Basic English*, langue internationale universelle. Dan Sperber a théorisé aussi bien sur l'origine que sur l'évolution future du langage et la disparition de l'écriture (cf. 2001).

L'archaïsme de l'origine et le futurisme du progrès vont dans le même sens, celui d'une sortie de l'histoire et d'une entrée dans le mythe : la pré-humanité et la post-humanité y trouvent des traits communs (cf. l'auteur, 2004). Du moins le protolangage et le *Basic English* se ressemblent-ils : d'une part les exemples de protolangage que donne Bickerton sont naturellement en anglais, mais surtout il s'agit de deux langues à vocabulaire restreint et que leur syntaxe élémentaire réduit à communiquer dans le *hic et nunc* – comme les systèmes de communication animale. Plus qu'à une inobservable langue en voie d'apparition, le protolangage semble une langue restreinte, en voie de disparition : Christos Clairis a ainsi décrit l'appauvrissement syntaxique et morphologique de langues fuégiennes en cours d'extinction (2005, ch. 4).

Au moment même où naissaient les sciences historiques, Hegel prédisait la fin de l'Histoire et la voyait dans une animalité retrouvée. La sortie du temps historique, le fait que les analyses néo-darwiniennes juxtaposent des fossiles, des singes, des nourrissons et des sourds, sans jamais se référer à l'histoire des langues attestées, tout cela confirme que le programme de naturalisation se situe dans un temps sans échelle ni métrique, une *uchronie* – notion proposée par Thomas More dans son *Utopie*, en même temps qu'une langue universelle.

Mythique, le thème de l'origine peut être exploité en ce sens : une « discipline » qui met à égalité Humboldt et Burgess (auteur des dialogues de *La guerre du feu*),¹ ou qui recrée le langage de Tarzan répond certes aux attentes du grand public et remplit une fonction idéologico-politique². Si traditionnellement le matérialisme éliminateur a une fonction polémique, on en vient à souhaiter qu'il ne s'agisse pas de substituer un dogmatisme à un autre, tout en demeurant dans le mythe où Lucy aurait simplement assumé le rôle d'Ève.

Du moins les comparaisons récurrentes (Ève africaine) et le monogénéisme maintenu favorisent une lecture adamique de l'histoire humaine, alors que les hypothèses polygénétiques et diffusionnistes (Weidenreich, Caspari et Wolpoff) restent à peu près absentes de la littérature néo-darwinienne.

La linguistique a pour objet les langues dans leur diversité, alors que le langage est demeuré une abstraction philosophique. Pourquoi le langage supplanterait-il les langues dans la réflexion des linguistes ? À l'époque de la mondialisation, il n'est pas impossible que les langues dans leur immense diversité soient abandonnées³ : le protolangage unique pour toute l'humanité et la langue universelle de l'avenir procèdent du même imaginaire simplicateur. Par ailleurs, il reste plus facile de pratiquer des prises de sang en Afrique que de décrire les langues africaines, de remplacer l'anthropologie culturelle par l'anthropologie physique, ce qui est déjà une forme pratique de naturalisation.

On a oublié que dans les années 1930 des sociétés savantes allemandes procédaient ainsi, alors que Gottfried Benn s'écriait : « Jusqu'à il y a peu, l'homme était un être de raison [...], aujourd'hui il est un être métaphysique, dépendant et environné d'origine et de nature. Autrefois son interprétation de l'histoire était le progrès dans un sens civilisateur, aujourd'hui elle est la liaison avec l'antérieur comme continuité mythique et raciale »⁴.

¹ Dans la somme dirigée par Hombert, ils comptent du moins le même nombre de mentions. Ayant été amené, avec une collègue, à créer des langues préhistoriques pour un film, j'ai eu toutes les peines du monde à convaincre les journalistes scientifiques que ce travail « poétique » n'avait rien de scientifique (Ainsi parlait Rahan – Entretien, avec la collaboration de Rossitza Milenkova-Kyheng, *Sciences humaines* (2005), n° 158, p. 14).

² Par exemple, alors que personne dans le champ du débat ne soutient depuis deux siècles l'origine divine du langage, pourquoi souligner que la recherche sur l'origine s'oppose aux croyances religieuses ?

³ David Rothkopf, 1997. « English is linking the World ». in *Foreign Policy*.

⁴ In Betz, Albrecht, Die « Worthelfer der Gewalt » in der Dritten Walpurgisnacht, in Gilbert Krebs & Gérard Stieg, éd. Dir. *Karl Kraus et son temps*, Publications de l'Institut d'Allemand, Asnières, 1989, p. 159.

2. Hypothèses

2.1. Peut-on parler d'une « nouvelle synthèse » ?

La préhistoire a beaucoup changé, naguère, quand trois disciplines restées jusque-là isolées, la linguistique, la génétique des populations et l'archéologie, se sont si bien rencontrées que plusieurs auteurs, non sans enthousiasme, ont évoqué une *nouvelle synthèse*¹.

Darwin écrivait en 1859 : « Si nous possédions un arbre généalogique parfait de l'humanité, un arrangement généalogique des langues humaines fournirait la meilleure classification des diverses langues parlées aujourd'hui à travers le monde »². Des rencontres récentes ont renouvelé l'espoir de répondre à ses vœux.

- a. Dans le domaine de la *typologie linguistique*, la convergence des travaux de Greenberg et Ruhlen sur l'eurasiatique et des chercheurs russes sur le nostratique a d'abord permis³ de ramener, selon une hypothèse forte, le nombre des familles linguistiques à 19, puis à 12. En outre, un renouveau de la glottochronologie a réactivé la thèse du *monogénéisme linguistique*, formulée au début du XX^e siècle par Trombetti⁴, Sapir, puis son élève Swadesh. Les travaux discutés de Ruhlen tendent à l'accréditer.
- b. D'autre part, on a relevé des corrélations entre génétique des populations et typologie linguistique. Greenberg, selon des critères linguistiques (1987) a regroupé les deux cents familles amérindiennes en trois seulement, obtenant un résultat comparable aux classements génétiques de Cavalli-Sforza (1988, publiés en 1994). Cette corrélation a été confirmée également, au niveau anatomique, par l'étude des dentitions des indiens par Turner (1989 ; cf. Ruhlen, p. 94). Dans le domaine européen, après les travaux de Ammermann et Cavalli-Sforza, en 1978, sur le dégradé génétique entre Anatolie et Europe de l'Ouest, l'hypothèse de leur corrélation avec les langues indo-européennes a été proposée séparément, en 1987, par Colin Renfrew et Aron Dolgopolski. L'étude de ces corrélations entre gènes et langues a été étendue en Europe par Robert Sokal et ses collègues, en tenant compte de facteurs tant historiques que géographiques⁵.

Enfin, dans le domaine africain, les travaux de Langaney sur les langues des groupes khoisan et pygmée ont aussi confirmé l'hypothèse initiale. D'importantes nuances doivent être apportées : les marqueurs génétiques peuvent être hétérogènes, et par exemple, les Damas (Afrique du Sud) ont des marqueurs féminins (ADN mitochondrial) khoisan et des marqueurs génétiques masculins (chromosome Y) nigéro-congolais : or, ils parlent une langue khoisan. En revanche, les Hereros ont des marqueurs masculins khoisan, des marqueurs féminins nigéro-congolais et ils parlent une langue nigéro-congolaise. Enfin, on ne trouve pas de spécificité génétique des Basques, alors que leur langue fait exception.

Tous ces travaux sont débattus : même un accord sur l'hypothèse d'un arbre évolutif unique ne pourrait pas faire oublier les caractères historiques et interculturels de l'évolution. Bien que les scénarios monogénétiques soient traditionnellement privilégiés, car ils se superposent mieux aux croyances religieuses qu'ils entendent périmer, les hypothèses diffusionnistes et aréales ne sont pas pour autant infirmées (cf. notamment Wolpoff et Caspari, 1997).

Par ailleurs, des corrélations locales entre types linguistiques et types génétiques ne permettent pas par elles-mêmes d'établir une détermination du génétique au linguistique : dans des conditions de relatif isolement, comme le « patrimoine sémiotique » se transmet parallèlement au patrimoine génétique⁶, les deux types de spécificités peuvent voisiner sans relation causale et de manière contingente. La corrélation entre gènes et langues plaide moins pour la nature que pour la culture, car on se marie de préférence dans les groupes qui parlent

¹ L'expression fait allusion à la synthèse du darwinisme et de la génétique dans les années 1940, qui a assuré l'essor du néo-darwinisme contemporain.

² *L'Origine des espèces*, d'après Ruhlen, 1997, p. 176.

³ Cette convergence est un des effets de la *glasnost* au milieu des années 80.

⁴ Trombetti, *L'unità d'origine del linguaggio*, Bologne, 1905. Saussure n'écarte pas ses hypothèses, mais les estime invérifiables.

⁵ Ces développements de la linguistique historique et comparée marquent la fin du splendide isolement de la grande famille indo-européenne — l'allemand et l'hébreu sont apparentés — sinon du mythe indo-européen auquel elle avait donné naissance ou qui du moins s'appuyait sur elle. C'est aussi la fin du mythe guerrier : les indo-européens ne sont plus le peuple nomade et guerrier des kourganes (selon l'hypothèse de Gordon Childe reprise par Marija Gimbutas), mais des agriculteurs anatoliens que l'on dit paisibles.

⁶ Cf. l'auteur, 1991, épilogue.

nature que pour la culture, car on se marie de préférence dans les groupes qui parlent la même langue – ne serait-ce que pour conclure le mariage, si bien que dans l'espèce humaine, la diffusion des gènes obéit majoritairement à des contraintes culturelles¹.

2.2. Des langues sans origine ?

Pas plus que l'origine de l'univers n'est une question qui appartient à la chimie, l'origine du langage ne relève proprement de la linguistique. Comme le remarque justement Rossitza Kyheng (2006), « savoir que le langage est une généralisation des langues, et non pas une faculté, renvoie d'emblée la question des origines du langage vers d'autres disciplines : savoir quand, où et comment l'homme a acquis la faculté de parler est un problème anthropologique complètement externe à l'objet de la linguistique. Du point de vue linguistique, le langage est un *phénomène social* et Saussure précise, à juste titre, que ce phénomène existe « depuis le premier jour même où une société humaine a parlé » (ELG, p. 163) ».

À propos de l'origine du langage, le matérialisme antique (Lucrèce, Vitruve) insistait sur la nécessité externe et sur les fonctions internes. Avec les Lumières, la tradition du matérialisme antique l'a si bien emporté que les débats d'alors nous passionnent encore et les auteurs en vue reprennent les arguments traditionnels : par exemple, les sociétés humaines ont besoin de coalitions pour assurer leur unité, et c'est le langage qui le permet. Toutefois, les coalitions solides que l'on voit chez les félins et les canins, les politiques de *lobbying* chez les primates, montrent que les langues articulées ne sont aucunement indispensables pour assurer la concorde dans le groupe social ; par ailleurs, les mammifères pratiquent très rarement la mise à mort du congénère, et, nous le constatons chaque jour, le langage sert aussi à appeler au meurtre.

Si nous n'avons pas accès aux origines ni aux débuts des langues, nous pouvons tenter de caractériser des conditions, dont aucune n'est causale ni déterminante. La création des langues a contribué à faire passer l'humanité du règne de la nécessité naturelle à celui de la « liberté » sociale ; elles ne sauraient donc être jugées à l'aune de cette nécessité.

Bref, si le langage est un moment de l'évolution, les langues n'en sont pas moins des créations historiques. Il n'est pas exclu qu'elles soient de part en part artificielles, cumulant des innovations transmises et par là des expériences archaïques² et des « visions du monde ». L'émergence du langage résulte peut-être de la mystérieuse rencontre d'un organe du langage (jusqu'ici introuvable)³ et d'une pression évolutive, mais plus certainement de la création sociale et de la transmission de systèmes de signes vocaux. Cette création affranchit pour une part les hommes des pressions de l'environnement naturel ; elle institue ou renforce celles de l'entour culturel, le faisant passer du temps « darwinien » de l'évolution au temps « lamarckien » de l'histoire. Aussi estimons-nous que les langues échappent à une « explication » de type darwinien.

La question de l'origine du langage ne se pose pas si l'on admet que le langage est une création culturelle : son histoire n'est autre que celle des langues, et se confond avec celle des sociétés humaines. Au demeurant, l'opposition entre nature et culture semble aussi invalide que routinière : le feu est un phénomène naturel, et la maîtrise du feu une conquête culturelle qui s'est universalisée. Si la faculté de langage est naturelle au sens où elle a évidemment des substrats organiques, ces substrats ne sont pas des causes, et cette faculté ne s'exerce que dans la vie sociale des langues particulières : « l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale qui est la langue » (Saussure, 1972, p. 419, note 63).

Le langage n'a pas de fonction, car il n'est pas un instrument. On pourrait arguer qu'il sert à s'adapter au milieu, mais chez l'homme le milieu est essentiellement sémiotique, puisque la culture est une formation sémiotique. Bref, le langage servirait à s'adapter à un milieu dont il constitue une part éminente : en d'autres termes, il servirait à s'adapter à lui-même...

Si les langues humaines sont des formations culturelles, bref des œuvres, transmises avec les autres formations culturelles, comme les techniques ou les règles d'alliance, la question de l'émergence du langage devient inséparable de celle de la phylogenèse de la culture, ou plutôt des cultures dans leur diversité : les langues sont toujours indéfiniment variables.

¹ Par exemple, la variabilité du chromosome Y est quatorze fois plus faible chez les bédouins polygames du Sinaï que chez les agriculteurs monogames de la vallée du Nil.

² En témoignent par exemple les phraséologies.

³ Les chimpanzés disposent des aires de Broca et de Wernicke, avec la même prédominance gauche que chez l'homme.

2.3. La fable des fourmis

D'une utilisation constatée du langage, le néo-darwinisme a fait une fonction à valeur adaptative, puis de cette fonction une cause. Rompant avec ce postulat qui pérennise l'image du langage-instrument, l'apologue qui suit met en scène non pas les abeilles comme la fable de Mandeville, mais les fourmis, si chères aux théoriciens de la sociobiologie (O. E. Wilson, Pierre Jaisson, notamment).

Par sa glande postpharingienne, chaque fourmi secrète des hydrocarbures et s'en oint à chaque toilette. Au cours de ses interactions quotidiennes avec les autres fourmis (par léchage ou trophallaxies, notamment), elle échange avec elles des hydrocarbures. Ainsi, son odeur est partagée par la colonie tout entière. En bref, l'odeur coloniale est un composé des odeurs de chacune des fourmis, et chacune en est enduite. Cette odeur évolue historiquement avec les décès et les naissances. Les groupes séparés divergent — de même que les groupes linguistiques. Les fourmis étrangères qui ne portent pas le visa colonial sont exterminées ; celles qui en sont artificiellement enduites sont tolérées. En somme, le visa colonial est une création socio-historique : mélange social d'hydrocarbures individuels, ce résultat chimique de l'interaction la conditionne aussi.

Le parallèle avec la langue est tentant. Comme le visa colonial, la langue est stabilisée par des échanges quotidiens de tous les membres de la société. La multiplication des échanges crée une unification linguistique et une intercompréhension. Un sociobiologiste ajouterait : qui parle un peu la langue est accepté, qui ne la parle pas est rejeté comme un barbare. En somme, la langue est immanente au social et transcendante à l'individu ; à son échelle historique, l'individu ne peut prétendre la modifier, sauf à prétendre à l'autorité d'un dictateur ou d'un onomatothète ; cependant, comme l'a bien vu Humboldt, chaque usage individuel la remanie quelque peu.

La fable des fourmis s'arrête cependant là, car elles n'ont pas de truchement, sans quoi peut-être nous n'aurions pu les contenir. Comme nos langues sont trop récentes et connaissent trop d'échanges pour être devenues intraduisibles, ce n'est pas tant leur traductibilité qui étonne, mais la volonté même de traduire. La curiosité envers d'autres groupes, la xénophilie, non moins attestée que la xénophobie, est peut-être liée à la prohibition de l'inceste ; l'exogamie en tout cas lui est certainement liée. De fait, à présent, les deux tiers des hommes emploient plus d'une langue chaque jour : le multilinguisme est la règle majoritaire et plusieurs langues cohabitent en nous.

2.4. Le langage comme milieu

Plutôt qu'un instrument, le langage est une part éminente du milieu où nous vivons : dirait-on que l'air est un instrument des oiseaux ? L'enfant naît environné de la langue qu'il a déjà entendue *in utero* et à laquelle il réagit déjà sélectivement — en tétant avec une énergie accrue que l'on mesure avec un biberon à capteurs. Il s'y adaptera progressivement par l'apprentissage, et en usera pour s'adapter au monde socialisé qui l'entoure.

Comme l'a justement affirmé Auroux, la langue n'est pas dans le cerveau. Ajoutons que les substrats anatomiques de l'activité linguistique ne la déterminent pas, et qu'en somme le véritable organe du langage est la société. Or la société n'a pas d'origine : elle a sans doute connu des évolutions depuis *Homo Erectus*, mais jamais des individus ne se sont ligués dans un premier contrat social : jamais une Ève africaine n'est partie en quête d'un chanceux Adam. La parenté et l'alliance sont en quelque sorte, plus que nos géniteurs, nos premiers parents.

Corrélativement, le langage n'a pas d'origine, car il est à l'origine, sinon de tout, du moins des mythes d'origine, néo-darwiniens par exemple. Le langage est un milieu et non une simple faculté : c'est pourquoi, dans la phylogenèse, aussi loin que l'on croie remonter, il n'apparaît pas après l'homme. Ils vont toujours ensemble, et se définissent l'un l'autre.

La conception du langage comme milieu s'éloigne également des théories *internalistes* et *externalistes*. On sait que le cognitivisme a maintenu voire renforcé l'opposition entre l'interne et l'externe, pour privilégier l'interne — en fait le niveau neuronal — en reconnaissant, sans plus, qu'il s'adapte à l'externe, qui serait le social (*cf.* Changeux, 2000, justifiant ainsi la plasticité organique du cerveau).

Sauf toutefois à considérer le langage comme une réalité purement individuelle et psychologique, on ne peut le considérer comme interne à l'instar des chomskiens et des autres tenants de l'individualisme méthodologique.

Au sein même du cognitivisme orthodoxe, des voies externalistes ont été explorées, tant en philosophie de l'esprit (Drestke) qu'en anthropologie cognitive. Les thèses du *stockage externe* formulée par Merlin Donald (1991) et celle de l'*externalisme* soutenue par Auroux (1998)¹ sont toutes deux intéressantes, mais elles auraient plus de sens si la localisation spatiale était déterminable et déterminante. La validité de l'opposition interne / externe reste en effet discutable : dans un couplage, l'interaction est déterminante, et par deux mouvements corrélatifs conduit tant à une subjectivisation qu'à une objectivation. Le langage est d'abord externe à l'individu et la compétence linguistique résulte en quelque sorte d'une intériorisation du social — si bien que l'apprentissage linguistique est déjà un implicite contrat social. Au demeurant, l'externe remanie l'interne de manière déterminante, tant anatomiquement dans l'épigenèse cérébrale que phénoménologiquement dans l'histoire personnelle.

Ni interne ni externe, la langue est ainsi un lieu du couplage entre l'individu et son environnement, parce que les signifiants sont externes (bien que reconstruits dans la perception) et les signifiés internes (bien que construits à partir d'une doxa externe). Comme le langage fait partie du milieu dans lequel nous agissons, c'est dans des pratiques diversifiées, dont témoignent les discours et des genres, que nous nous lions à notre environnement. Mais il est aussi peuplé de « choses » absentes, et dans l'expérience de l'altérité, du passé, de l'étranger, la culturalisation de l'enfant a lieu — non moins sinon plus que dans l'expression d'une expérience individuelle limitée au *hic et nunc*.

3. Conditions d'émergence du sémiotique

De la tradition philosophique, le cognitivisme néo-darwinien a conservé le privilège absolu donné au langage sur les langues : s'il existe une philosophie du langage, il n'existe pas de philosophie des langues. De la tradition religieuse, il a conservé le privilège donné au langage, moyen de la révélation, sur tous les autres systèmes de signes.

Plus que l'origine du langage, il nous paraît plus utile d'explorer les conditions de l'émergence du sémiotique et de la constitution propre de l'entour humain, où le langage occupe évidemment une place éminente mais non exclusive.

3. 1. Le couplage

Le couplage du vivant et de son environnement est la condition universelle de l'évolution biologique. Nous souhaitons tout à la fois relativiser et spécifier l'opposition entre *Umwelt* et *Welt*, tels que ces concepts sont définis par Uexküll, de manière à caractériser la spécificité sémiotique de l'environnement humain².

Les « états internes » des sujets humains sont des *présentations* — non des représentations, car ils apparaissent dans des couplages spécifiques entre l'individu et son entour mais ils ne *représentent* pas pour autant cet entour ou ce couplage³. Le substrat, notamment physique, de l'entour, le *Welt* venant en arrière-plan, nous l'appellerons *arrière-monde*.

L'entour est composé des niveaux présentationnel et sémiotique des pratiques. Le niveau physique n'y figure pas en tant que tel, mais en tant qu'il est perçu, c'est-à-dire dans la mesure où il a une incidence sur les présentations (« d'objets » ou de signifiants) ; aussi nous empruntons à Thom le terme de *phéno-physique*. Soit :

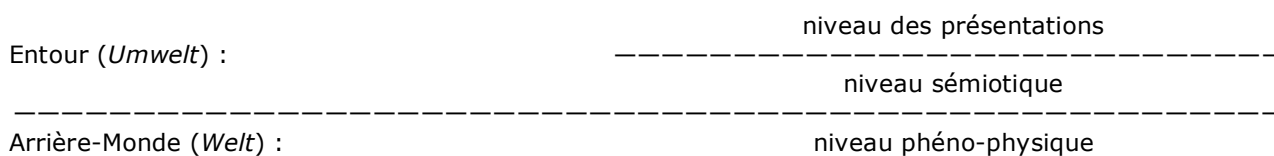


Figure 1 : La place de l'entour humain

¹ L'externalisme soutient le caractère artificiel et externe de l'intelligence humaine et Auroux en conclut de façon convaincante que l'esprit est « d'essence historique et empirique ». Soit, mais allons plus loin : l'esprit n'a pas d'essence et n'a d'autre existence que celle de la culture, tout à la fois interne et externe. On ne peut faire passer la différence entre nature et culture entre le cerveau et l'esprit. Pour naturaliser la culture, la philosophie de l'esprit (*philosophy of mind*) veut réduire l'esprit au cerveau et parvient donc à son objectif réductionniste en détruisant son objet.

² Dans ce paragraphe nous résumons des éléments (l'auteur, 2001a) nécessaires à la compréhension de ce qui suit.

³ J'adapte le concept de *présentation*, repris de Brentano, le maître de Husserl.

À ces trois niveaux, en jeu dans toute pratique, puisqu'on peut définir une pratique comme un mode réglé de leur interrelation, on peut faire correspondre, selon l'importance prépondérante qu'ils prennent, trois praxéologies : (i) la praxéologie représentationnelle comprend les arts de mémoire, le raisonnement, l'effort mémoriel, etc. ; (ii) la praxéologie sémiotique concerne la génération et l'interprétation des performances sémiotiques ; (iii) la praxéologie physique intéresse en premier l'activité technique et productive.

Si la division croissante et la spécialisation des pratiques restent caractéristiques de l'humanité, nous avons besoin en revanche d'une conception de la pratique qui rende compte du sémiotique. On ne peut plus opposer le langage et l'action — selon le préjugé partagé qui oppose les paroles aux actes, ce serait en rester à une vision purement représentationnelle du langage, déjà critiquée par la pragmatique. À chaque type de pratique sociale correspond un discours qui se divise en genres textuels oraux ou écrits ; tout texte relève d'un genre et appartient au niveau sémiotique d'un cours d'action, en quoi il est bien une performance sémiotique. En somme, par une spécification croissante, on obtient les correspondances suivantes :

<i>Instances sociales</i>	<i>Instances linguistiques</i>
Type de pratique	Discours
Pratique	Genre
Cours d'action	Texte

Tableau 1 : *Instances sociales et linguistiques*

3.2. Les ruptures catégorielles

Le niveau sémiotique de l'entour humain se caractérise par quatre décrochements ou ruptures d'une grande généralité et qui semblent diversement attestés dans toutes les langues décrites, si bien que l'on peut leur conférer par hypothèse une portée anthropologique.

- (i) La rupture *personnelle* oppose à la paire interlocutive JE/TU — nous employons des capitales pour résumer les diverses manières de désigner les protagonistes de l'interlocution représentée — une troisième personne, qui se définit par son absence de l'interlocution (fût-elle présente physiquement) : IL, ON, ÇA¹.
- (ii) La rupture *locale* oppose la paire ICI/LÀ à un troisième terme, LÀ-BAS, ou AILLEURS qui a également la propriété définitoire d'être absent du *hic et nunc*.
- (iii) La rupture *temporelle* oppose le MAINTENANT, le NAGUÈRE, et le FUTUR PROCHE au PASSÉ et au FUTUR. Il convient sans doute de distinguer la zone circonstancielle du présent de l'énonciation représentée, marquée par des futurs et passés proches, du passé éloigné, connu indirectement et souvent légendaire, et du futur éloigné de toute façon conjectural.
- (iv) Enfin, la rupture *modale* oppose le CERTAIN et le PROBABLE au POSSIBLE et au à l'IRRÉEL. On pourra bien entendu opposer à l'intérieur de ces catégories le conditionnel à l'irréel, etc. ; mais seul nous importe ici le point que les langues articulent ces catégories.

Ces ruptures catégorielles sont généralement grammaticalisées, et font donc l'objet de choix incessants et obligatoires des locuteurs, tout énoncé devant être situé dans au moins une des zones qu'elles délimitent.

3.3. Les trois zones anthropiques

On peut noter que les positions homologues sur les axes de la personne, du temps, du lieu et du mode sont fréquemment combinées ou confondues : en français, par exemple, les emplois modaux du futur et de l'imparfait sont légion, le futur antérieur a également une valeur modale, etc.

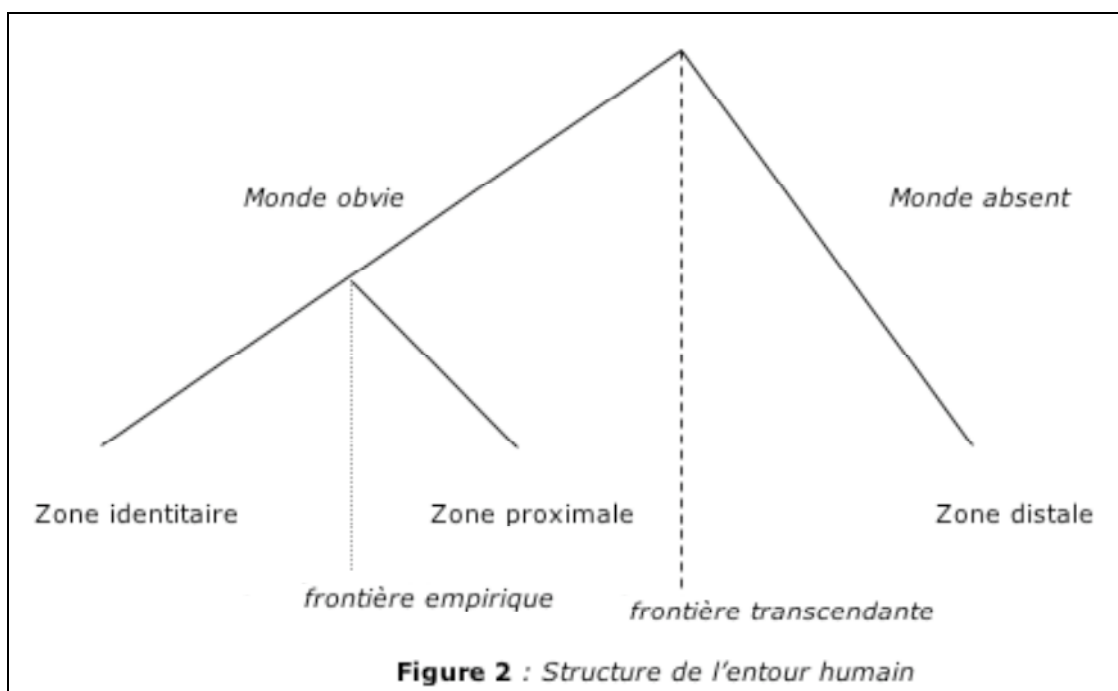
Les homologues entre ces ruptures permettent de distinguer trois zones : une de coïncidence, la zone *identitaire* ; une d'adjacence, la zone *proximale* ; une d'étrangeté, la zone *distale*.

¹ Les grammairiens arabes appellent la troisième personne *l'absent*. Nous suivons ici, sans entrer dans les détails techniques, la présentation de Benveniste (1966, pp. 225-236), qui distingue deux oppositions : celle de subjectivité, qui sépare JE et TU, et celle de personnalité, qui sépare ces personnes subjectives du IL.

	<i>Z. identitaire</i>	<i>Z. proximale</i>	<i>Z. distale</i>
<i>Personne</i>	JE, NOUS	TU, VOUS	IL, ON, ÇA
<i>Temps</i>	MAINTENANT	NAGUÈRE BIENTÔT	PASSÉ FUTUR
<i>Espace</i>	ICI	LÀ	LÀ-BAS AILLEURS
<i>Mode</i>	CERTAIN	PROBABLE	POSSIBLE IRRÉEL
Frontières		↓ <i>fr. empirique</i>	↓ <i>fr. transcendante</i>

Tableau 2 : Zones et frontières de l'entour

La principale rupture sépare les deux premières de la troisième. En d'autres termes, l'opposition entre zone identitaire et zone proximale est dominée par l'opposition qui sépare ces deux zones prises ensemble à la zone distale. Ainsi se distinguent un monde obvie (formé des zones identitaire et proximale) et un monde absent (établi par la zone distale)¹. On peut alors figurer ainsi la structure de l'entour humain :



Par rapport aux langages des animaux, la particularité des langues réside sans doute dans la possibilité de parler de ce qui n'est pas là : la zone distale. Sur l'axe de la personne, cela permet de parler des absents. L'homologation des décrochements les situe de préférence dans un autre temps (ancêtres, postérité, envoyés à venir), d'autres lieux et d'autres mondes (héros, dieux, esprits). Sur l'axe du temps, cela ouvre les aires de la tradition et de l'avenir ; sur ceux de l'espace et du mode, celle de l'utopie.

Le rapport entre l'individu et la société est l'une des formes que prend pour l'humanité le couplage biologique de l'organisme avec l'environnement. Mais la zone proximale, où par exemple les congénères sont reconnus pour tels, appartient vraisemblablement aussi à l'entour

¹ Les termes *obvie* et *absent* témoignent d'une concession purement temporaire au paradigme positiviste : la question de l'absence est naturellement irrecevable pour le positivisme — et, plus précisément, dans le domaine des sciences du langage, pour le représentationnalisme.

des autres mammifères, sans avoir le même statut, faute de zone distale. En effet, la zone distale reste spécifique de l'entour humain, sans doute parce qu'elle est établie par les langues¹.

Que l'entour humain contienne des espaces distincts du *hic et nunc*, cela peut être mis en rapport avec la théogonie et la cosmogonie, deux activités propres à notre espèce, et auxquelles nous devons aussi bien les sciences que les religions. Le cosmos et les univers divins sont des présentations de la zone distale, sans substrat perceptif immédiat. Ces deux types de créations sans cesse continuées s'appuient notamment sur les décrochements de personne, de temps, de lieu et de mode.

Le contenu des zones varie évidemment avec les cultures, et *a fortiori* les pratiques sociales. La zone identitaire n'est pas nécessairement celle d'un Ego, et peut être instanciée par un groupe, un ancêtre totémique, une nation, etc. ; corrélativement, l'Ego peut parfois occuper la zone proximale (« Je est un autre », écrit Rimbaud) voire la zone distale (chez certains mystiques).

La frontière empirique est marquée dans la grammaire des langues par ce que les grammairiens appellent la *zone inaliénable* : elle est peuplée d'« objets » qui exigent ou permettent des constructions réfléchies ou des datifs éthiques. C'est le cas évidemment des parties du corps, mais aussi des vêtements, des parures, voire des animaux familiers ou des véhicules habituels².

3.4. Les deux médiations

Revenons aux trois niveaux de la pratique, pour préciser leurs rapports avec les trois zones de l'entour. Chacune des zones de l'entour est susceptible de trois sortes de descriptions : au niveau de ses substrats physiques, de ses corrélats sémiotiques, et de ses corrélats présentationnels.

On distingue souvent en sémiotique l'axe de la représentation (sujet/objet) et l'axe de la communication (sujet₁/sujet₂). Cette distinction repose sommairement sur deux traditions sémiotiques majeures : la tradition aristotélicienne et la tradition augustinienne que Bühler a tenté d'unir dans son modèle du signe.

Dans un modèle de la pratique qui tienne compte des performances sémiotiques, elle est dépassée dans la distinction entre la *médiation sémiotique*, qui spécifie le rôle des signes dans la cognition humaine et la *médiation symbolique*³ qui rend compte des relations entre les trois zones anthropiques.

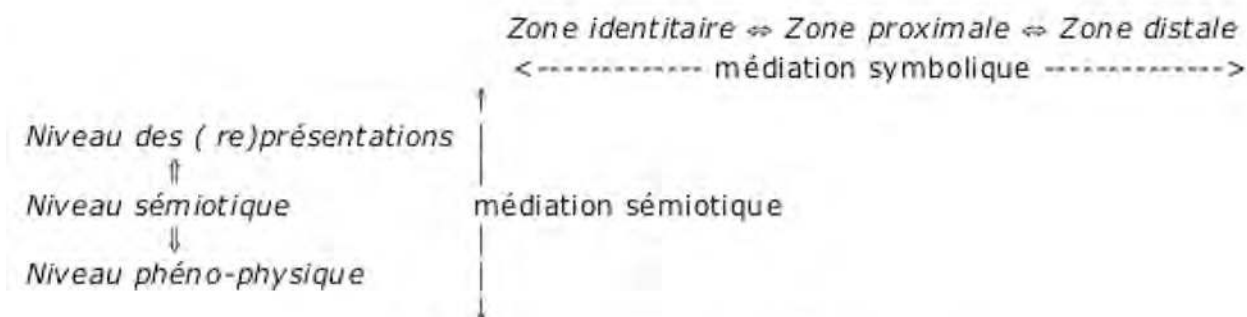


Figure 3 : Les médiations sémiotique et symbolique

¹ En elle-même, l'évidence que les langues permettent de parler de ce qui n'est pas là a souvent été rappelée. Hockett (1960) parle à ce propos de *displacement*. Plaçant la discussion au niveau des représentations, Gopnik (1982) parle de représentations à connexions causales indirectes, Fodor (1980) d'information inférée, Gärdenfors (1994b) de représentations détachées (*detached*). La zone distale est en somme la source de présentations sans substrat perceptif immédiat. Dans les termes familiers de la philosophie, la zone proximale est celle de l'empirique, et la zone distale celle du transcendant.

² Ainsi, en français, on pourra dire : *j'ai les mains rougies, j'ai les chaussettes tirées, j'ai une soupe grillée*.

³ L'expression *médiation symbolique* est reprise de Geertz, 1973. L'opposition entre signe et symbole varie grandement selon les auteurs. Ici, nous considérons les symboles comme un sous-ensemble des signes, ceux qui peuvent être indépendants de la situation, les signes linguistiques en premier lieu.

Les problèmes constitutifs du cognitivisme peuvent alors être reformulés en fonction des rapports entre les trois niveaux de la pratique, phéno-physique, sémiotique et présentationnel¹ : ils définissent l'axe de la cognition, qui transforme la perception du monde physique en (re)présentations mentales et réciproquement. La cognition humaine se caractérise ainsi par la médiation sémiotique entre le niveau phéno-physique et le niveau (re)présentationnel. En maintenant l'autonomie relative du niveau sémiotique, la médiation sémiotique permet la médiation symbolique qui articule les zones anthropiques. Mais elle ne la détermine pas, et chaque culture représente la médiation sémiotique en fonction de ses croyances, d'où par exemple l'efficacité de la magie, croyance qui dépend de la zone distale, mais détermine la relation entre niveau présentationnel et niveau phéno-physique, par le biais de pratiques sémiotiques.

Alors que la philosophie du langage se préoccupe des relations entre le monde phéno-physique et les représentations, la sémiotique et la linguistique ont à traiter du rapport dynamique entre les trois zones de l'entour, c'est-à-dire de la médiation symbolique. Les parcours d'énonciation et de compréhension consistent en passages constants d'une zone à l'autre. Ces passages sont orientés par des valeurs (esthétiques, éthiques, thymiques — euphoriques ou dysphoriques). L'activité d'évaluation dépend notamment de la zone de l'entour qui est valorisée au moment de la production ou de l'interprétation.

La cognition est ordinairement définie comme un processus de médiation sémiotique : les opérations le plus souvent évoquées sont l'abstraction de classe ou de types et la catégorisation d'objets ou d'occurrences. Mais cette conception aboutit ordinairement à un face-à-face entre le concept et l'objet et ne tient guère compte du contexte et des performances sémiotiques. Prendre en considération la médiation symbolique permet en revanche de restituer le caractère actif et critique de toute création de connaissance.

4. Les conditions du couplage sémiotique

Nous pouvons distinguer trois types de conditions de couplage : les conditions d'*identification* qui objectivent les stimuli endogènes ou exogènes en objets valués ; les conditions de *socialité*, associées à la zone proximale ; les conditions de *dé-limitation*, qui ouvrent l'entour au-delà du *hic et nunc* et sont donc associées à la zone distale.

L'interprétation comme la compréhension qui en dépend sont des couplages du sujet avec l'entour. Comme un couplage suppose des modifications et des adaptations réciproques, l'interprétation comprend une activité perceptive (sur la perception sémantique, cf. l'auteur, 1991, ch. VIII). Le concept de couplage peut s'entendre ici de trois façons, selon qu'il concerne des performances sémiotiques, des congénères ou des objets non sémiotiques. Dans tous les cas, le couplage a lieu au sein d'une pratique socialisée.

4.1. Conditions d'identification et conquête de l'identité

La permanence de l'objet caché, jadis étudiée par Piaget, coïncide avec l'accès du jeune enfant à la fonction symbolique. On peut distinguer trois phases de cet accès : le sens se définit par un rapport des signes aux objets présents ; puis aux objets absents (qui sont *a fortiori* des artefacts sémiotiques), enfin aux objets inexistantes ou « abstraits ».

À la permanence de l'objet caché, on peut lier la permanence ou du moins l'objectivation récurrente de l'Ego ; ainsi, la reconnaissance de l'image spéculaire s'acquiert chez l'enfant à 19-20 mois, avec l'accès à la fonction symbolique. Ultérieurement, l'acquisition des catégories actantielles exprimées par les cas et constructions linguistiques permet de multiplier les guises du sujet et de décliner les variétés d'objets. Hormis quelques remarques incidentes en éthologie, on a peu étudié les catégories actantielles chez les animaux supérieurs. Selon Lorenz, le jeune corbeau classe les objets de son environnement en prédateurs, proies, et circonstants : du moins, devant un objet inconnu, il s'assure que ce n'est pas un prédateur, puis une proie, et enfin s'en désintéresse ou se pose dessus.

Chez l'homme, on peut faire l'hypothèse d'une catégorisation actantielle relative à trois sortes d'actions : polémique vs irénique, transformative vs communicative, sémiotique vs physique. Les types d'objets se définissent par la position du sujet dans une catégorie actantielle : ainsi un prédateur-ennemi sera l'agent d'une fonction polémique dont Ego est l'objet ; une proie-ennemi sera l'objet d'une fonction polémique dont Ego est agent. Un adjuvant est défini par sa relation irénique à un Ego engagé dans une fonction ; un opposant

¹ Bien que le cognitivisme classique ne reconnaisse que deux sphères, représentationnelle et physique, pour s'efforcer d'ailleurs de réduire la première à la seconde.

par sa relation polémique au même sujet. Un circonstant par sa neutralité à l'égard des fonctions en cours. La catégorisation des fonctions et des actants conditionne la production et l'interprétation de récits, qu'ils soient événementiels ou mythiques. Dans cette mesure, elle est une condition d'accès à la textualité.

4.2. Conditions de socialisation

- *L'exposition aux signes* a d'abord lieu *in utero* : des travaux de Jacques Mehler et de ses collaborateurs ont récemment montré que le nouveau-né, déjà habitué à la langue maternelle, réagit par des succions accentuées aux propos tenus dans cet idiome.
- Jadis décrite par Vygotsky, la *triangulation désignative* lie l'enfant, l'objet qu'il désigne par ostension et l'adulte qu'il consulte du regard. Cyrulnik (1995) y voit à sa suite la naissance du sens : en bref, quelque chose n'est pour moi que dans la mesure où il est pour quelqu'un. Montrer à quelqu'un quelque chose, c'est déployer simultanément les deux dimensions de l'ostension et de l'adresse ; cela suggère que les représentations, loin de se cantonner à une sphère privée, restent indissociables de l'échange.
- La *triangulation contractuelle* apparaît dans la règle du jeu : le jeu est une condition de socialisation, et pour l'enfant les jeux de langage codifiés permettent de sortir des genres idiosyncrasiques et d'apprendre ainsi la langue par ses usages communs. En tant que règle des jeux de langage, les genres témoignent, dans l'usage linguistique même, de la normativité fondamentale du social (car tout texte, toute parole relève d'un genre). Par les répétitions inlassables de l'usage, cette normativité « s'objective » en Langue ou en Loi.

Si la règle est contractuelle, tout contrat, matrimonial ou économique, et plus généralement toute promesse réciproque reposant sur une dimension fiduciaire, suppose un tiers-garant, représenté ou non par une personne et agissant sur le mode de la prescription et / ou de l'interdiction. Le tiers-garant est une puissance distale : par exemple, dans l'échange monétaire, l'effigie garantit le bon aloi ; dans l'échange matrimonial, un officier ou officiant quelconque, présent ou invoqué, assure le respect des prescriptions et prohibitions toujours à l'œuvre, même si elles varient selon les lieux et les époques. Dans le contrat, la dimension de l'adresse est un couplage entre identitaire et proximal, mais l'ostension passe sous le régime du distal : l'objet du contrat est ordinairement disjoint dans le temps et dans le mode, puisque le contrat prévoit un échange futur.

4.3. Conditions de dé-limitation

Trois facteurs favorisent la sortie du *hic et nunc* et l'institution d'une zone distale : l'élaboration d'images mentales et l'évocation de stimuli absents ; le rêve et les états de conscience altérée (hallucinations) ; enfin la fiction, qui décrit des domaines inaccessibles à l'expérience immédiate et les institue par là.

L'existence d'une zone distale est sans doute une condition de socialité qui dépasse le simple regroupement proximal de la horde : l'efficace qu'on lui prête, par la crainte et l'invocation, transforme la horde animale en groupe humain. La Loi semble généralement conçue comme une puissance distale, ce qui témoigne de la transcendance du social.

L'humanité a redoublé dans ses hiérarchies sociales celles des primates, de manière que la puissance physique s'allégorise en pouvoir symbolique. En effet, le contrat social exige une triangulation : il s'appuie et se légitime toujours par une force distale, et les puissants excipent de leur totem, de leur lignée divine ou héroïque, et ils emploient pour chanter leur gloire bardes, griots et sherpas présidentiels.

Abstraction et développement de la triangulation contractuelle, la *triangulation rituelle* met en relation le sujet ou le groupe avec des objets distaux, sous la réaction d'une puissance distale. Tant l'ostension que l'adresse sont ainsi symbolisées, comme on le voit dans les rituels. On doit alors compléter la théorie de la constitution dialectique du sujet dans l'intersubjectivité¹. À la dialogique (au sens philosophique du terme), qui se fonde sur une intersubjectivité passablement spéculaire et s'y épuise, il convient de substituer alors une constitution « trilogique », qui détermine la règle du jeu de dialogue et l'instaure².

¹ Cette thèse de Schleiermacher, d'ascendance platonicienne, a connu grâce à Bakhtine un nouvel essor, sous le nom de *dialogique*.

² Cette « trilogique » semble dérivable à partir de Humboldt : « L'imagination créatrice n'est pas seulement quelque chose qui s'accomplit totalement dans le rapport sujet/objet, mais elle se voit d'emblée

En bref, on aurait la variation suivante :

	<i>Ostension</i>	<i>Adresse</i>
<i>Désignation</i>	objet présent	tiers présent
<i>Contrat</i>	objet absent	tiers présent
<i>Rite</i>	objet absent	tiers absent

Tableau 3 : De la désignation au rite

NB : L'objet rituel est présent, mais il tient lieu d'un autre qu'il symbolise et qui est absent ; les participants au rite sont présents, mais s'adressent à un tiers absent. C'est là une règle apparemment générale (cf. Descola, 1992, ch. XX, sur les chamanes achuar).

La première triangulation peut être décrite comme la mise en place et confirmation de la frontière empirique. La seconde structure l'espace proximal de la société en consignnant à l'individu droits et devoirs. La troisième enfin trace la frontière transcendante.

Nous ne prétendons pas que la première triangulation soit dans la phylogenèse à l'origine des deux autres, quoique l'usage des termes de filiation pour désigner les dieux soit fort général (de la Mère des Animaux chamanique à la Déesse-Mère anatolienne, voire au Nom-du-Père lacanien). En revanche, leur succession dans l'ontogenèse semble vraisemblable, et le passage de la première triangulation à la dernière peut se décrire comme une « conquête » progressive de l'absence.

Toutes les conditions de couplage (identification, socialisation et dé-limitation) reposent sur l'usage des signes linguistiques dans trois de leurs propriétés majeures. (i) Comme l'usage des signes saussuriens est indifférent à la présence de ce que nous appelons leurs référents, ils autorisent la monstration non ostensive d'objets cachés ou absents rendue possible parce que les signifiés suscitent des images mentales, d'où la thèse de leur valeur représentationnelle. (ii) Ils semblent combinables en prédications modalisées, et donc en formules de prescription et d'interdiction — décontextualisées, car valables en tout contexte. (iii) Ils semblent combinables en textes, qui transforment les visions du monde en conceptions du monde, et permettent ainsi, là encore, de passer du proximal au distal. En fait, l'image de signes qui se combinerait en texte demeure une simplification grammaticale : le signe linguistique n'a pas d'existence empirique, il n'est qu'un passage d'un texte oral ou écrit.

4.4. Des sortes de couplage aux types de parcours sémiotiques

La conception du couplage qui vient d'être exposée conduit à reconsidérer le principe même des typologies des signes habituelles en sémiotique. Des spécialistes européens de la communication animale ont noté qu'il « manque » aux singes — et peut-être à certains primatologues cognitivistes — la notion de signe saussurien (cf. Vauclair et Fagot, 1993). On sait que la tradition philosophique anglo-saxonne privilégie deux types de signes, l'*index* (cf. les indexicaux du positivisme logique) et l'*indice*, signe indiciaire de tradition augustinienne. Bien que l'un soit canonique pour sa référence et que l'autre repose sur l'inférence, aucun de ces deux signes n'a de lien nécessaire avec des langues.

Après un inlassable et maternel conditionnement, les chimpanzés les plus talentueux paraissent se servir comme nous de signes linguistiques : certains ont acquis des vocabulaires de plusieurs centaines de mots — plus que certains collégiens — et des capacités syntaxiques équivalentes à celles d'un enfant de deux ans. Mais rien ne permet cependant d'affirmer qu'ils se servent des mots comme nous le faisons : tout laisse à penser qu'ils se servent des signes saussuriens comme des indices ou des index¹. De fait, Savage-Rumbaugh reconnaît que 97 % des performances sémiotiques de Kanzi sont « purement pragmatiques ». Même des singes moins talentueux ou moins conditionnés vérifient les principes de la pragmatique, qui, issue du positivisme logique, se cantonne délibérément à la situation².

située dans le rapport à l'*Autre*. La création du non-réel est une création *commune* des hommes créatifs. L'enjeu est 'd'enflammer l'imagination par l'imagination' » (GS, II, p. 127, tr. in : Trabandt, 1999, p. 155).

¹ Certains auteurs ont d'ailleurs observé chez les chimpanzés la triangulation ostensive, nous dépossédant ainsi d'un de ces multiples propres de l'homme qui disparaissent les uns après les autres avec les progrès de la primatologie.

² Les chimpanzés et les bonobos ont conscience de la pertinence (au sens de Sperber et Wilson). Brillants interactionnistes, ils mettent en œuvre le principe de charité de Davidson, attribuent correctement les intentions et respectent mieux que nous les maximes de Grice. Excellents psychologues, rusés politiciens, surtout en captivité où ils se désennuient par des querelles de préséances, ils restent de pauvres écolo-

L'index et l'indice se satisfont de la médiation sémiotique : l'index apparie une présentation d'objet et un signe ; l'indice, deux représentations d'objets, dont l'une, antécédente, est promue au rang de signe « naturel ». En revanche le symbole — j'entends par là le signe saussurien — suppose une médiation symbolique, par le principe de la langue qui prescrit des relations contextuelles et exclut les autres termes du même paradigme.

Le signe saussurien ne se réduit pas à l'association du signifiant et du signifié — qui relèverait simplement de la mémoire épisodique, comme le suggère Merlin Donald. Il se caractérise par sa dépendance contextuelle qui lui permet de varier en fonction des contextes et donc des textes, comme par son emploi *différentiel* avec les autres signes qui résulte de son engagement dans un système linguistique. Ce double engagement, syntagmatique et paradigmatique, que ne connaissent ni l'index ni l'indice, place le signe saussurien sous le double régime de l'absence¹ et de la co-présence : le signe saussurien n'a pas de sens déterminable hors contexte. Au palier supérieur, il permet le déploiement de textes, dans une « grande syntagmatique » qui met en œuvre des paradigmes de formes textuelles, comme les fonctions narratives. De fait, comme le soulignait Gärdenfors, nous attendons toujours que Kanzi nous raconte une histoire autour d'un feu de camp : on ne peut construire de récit qu'avec des symboles et non avec des indices ou des index.

Les conventions systématiques que concrétisent les symboles permettent l'autonomie relative des performances linguistiques à l'égard des situations et donc l'institution de situations nouvelles. Ces conventions sont nécessaires à l'institution de la Loi, qui non seulement est indissoluble de son énoncé, mais indépendante de toutes les situations, tout en gouvernant leur souvenir et leur advenir.

Nous ne postulons aucune « nature » du signe : tout signe peut être l'objet d'un usage indexical, indiciaire ou symbolique, et ce sont les parcours interprétatifs qui le qualifient. Le même son, le même geste, le même tracé peuvent être interprétés sur le mode indexical, indiciaire ou symbolique. Par exemple, les icônes peuvent être interprétées comme des index, mais aussi comme des symboles².

L'indice ne nécessite pas de système linguistique et semble à la portée de tous les animaux supérieurs. Prototype du signe référentiel, l'index est généralement considéré comme primaire. Le symbole reste un apanage humain.

Peu importe ici que l'ontogenèse récapitule cette gradation ; retenons que le signe saussurien permet un passage à l'absence et résulte d'une *distalisation*. Pour préciser comment, voici une comparaison raisonnée qui tient compte de quatre pôles dédoublés : celui du *signifiant* (divisé en *Signifiant 1*, celui du signe examiné, et *Signifiant 2*, celui du signe voisin dans le contexte), celui du *signifié* (divisé en *Signifié 1*, celui du signe examiné, et en *Signifié 2*, celui du signe voisin dans le contexte), celui de l'*objet* (divisé en *Objet 1*, source de l'inférence, et *Objet 2* but de l'inférence) ; enfin, celui de l'*adresse*, articulé par la distinction entre *Destinateur* et *Destinataire*.

	<i>Index</i>	<i>Indice</i>	<i>Symbole</i>
<i>Signifiant 1</i>	Présent	Présent	Présent
<i>Signifiant 2</i>	Néant	Néant	Présent/Absent
<i>Signifié 1</i>	Présent	Présent	Absent
<i>Signifié 2</i>	Néant	Néant	Présent/Absent
<i>Objet 1</i>	Présent	Présent	Néant
<i>Objet 2</i>	Néant	Présent/Absent	Néant
<i>Destinateur</i>	Présent	Présent/Absent	Présent/Absent
<i>Destinataire</i>	Présent	Présent	Présent/Absent

Tableau 4 : Typologie des signes

gues, comme le note Robin Dunbar (1993, p. 759), faute, sans doute, d'abstraire la notion de milieu des alentours perceptibles.

¹ Un terme évoque préférentiellement son antonyme, comme l'ont montré depuis la fin du XIX^e siècle les expériences d'amorçage conduites en psychologie.

² Une belle expérience de Martine Cornuéjols a montré que le temps de reconnaissance d'une icône était proportionnel au nombre de syllabes du terme correspondant (2000, p. 313).

Par tous ses traits définitoires, l'index demeure sur le mode de la présence et n'a de contexte que situationnel¹. L'indice admet en revanche l'absence de l'objet inféré, mais il faut cependant distinguer les relations d'inférence entre percepts d'objets et les relations inférentielles entre signes, car ces dernières sont contraintes par les discours et genres textuels et peuvent à la différence des premières, être rapportées à un destinataire². Enfin, le symbole linguistique, pour sa part, fonctionne en contexte, sans relation nécessaire de co-présence avec des « objets », ni avec des co-énonciateurs appartenant à une situation originaire (comme dans le cas exemplaire de l'écrit).

4.5. Le substrat neuronal du symbolique et de la zone distale

La compétence symbolique n'est nullement câblée dans des zones dédiées : elle trouve ses substrats anatomiques au cours de la socialisation humaine ; en cas de lésion, on note des récupérations par utilisation d'autres substrats : les compétences symboliques des personnes devenues aveugles, sourdes ou muettes en témoignent.

Le substrat physiologique du distal semble toutefois lié au développement exceptionnel et récent chez l'homme du cortex préfrontal, où précisément se traite la perception des objets absents³.

Le thalamus assure la connexion entre le cerveau limbique, siège de la mémoire et des émotions, et le lobe préfrontal où se produisent les anticipations. Cette connexion apparaît chez les mammifères, se précise chez les primates non humains, et prend une place importante chez l'homme. Elle permet de lier la mémoire et l'anticipation, et participe donc de la constitution du temps humain : « le cerveau humain est, entre tous, le plus capable de traiter et d'articuler des informations relatives à des choses absentes, à des phénomènes disparus et à des événements passés ou à venir » (Cyrulnik, 2000). L'empan temporel, la rémanence du passé et l'anticipation du futur sont évidemment nécessaires à l'intelligence narrative : ainsi le temps est-il, sinon le premier des objets absents, du moins leur site. Corrélativement, des expériences récentes conduites par Mazoyer & al. ont mis en évidence que la compréhension de récits mobilise, bien plus que des listes de mots et des phrases litigieuses, un grand nombre d'aires cérébrales, en particulier la région préfrontale gauche (cf. Changeux, 2002, p. 190). On a remarqué par ailleurs que les patients souffrant de lésions du cortex préfrontal ont de grandes difficultés à planifier des actions à long terme. En somme, qu'il s'agisse de planifier des actions ou de comprendre des histoires, d'agir ou d'interpréter, les mêmes zones cérébrales sont mobilisées : elles concourent à la perception des objets absents.

On connaît l'opposition formulée par Saussure entre les relations linguistiques *in praesentia* fondées sur la compatibilité, et les relations *in absentia* fondées sur l'incompatibilité. Par exemple, à une place donnée de la chaîne syntagmatique, on ne peut avoir que *refaire*, ou *défaire*⁴. Ainsi l'absence, entendue comme présence niée (en termes logiques), ou inhibée (en termes neuropsychologiques), reste au fondement de l'activité de langage, car toute énonciation suppose, à chaque choix d'un signe, l'exclusion des signes du même paradigme qui pourraient occuper la même place. En cela, la négation précède l'affirmation, ou en termes plus précis l'inhibition globale accompagne l'activation locale⁵.

Dans la théorie des zones anthropiques, la zone distale, sans substrat perceptif immédiat, est établie et configurée par l'activité sémiotique. L'énonciation consiste alors à passer du distal absent au signe proximal présent, par une inhibition qu'on nomme ordinairement *actualisation*. En d'autres termes, le choix d'un signe, décrit comme une activation, s'accompagne de l'inhibition de son antonyme et des autres signes appartenant à la même classe.

¹ Ainsi les signes linguistiques dits indexicaux, comme les pronoms ou les démonstratifs, ne sont-ils pas des index.

² Les premières font l'objet des théories des « signes naturels ». Saint Augustin a tenté une synthèse en affirmant que dans l'Écriture les choses signifiaient, de manière à légitimer l'interprétation allégorique.

³ Cf. Houdé, 1997, ch. 2, sur la persistance des objets disparus, le cortex préfrontal et l'inhibition.

⁴ Les expériences des associationnistes au siècle dernier ont souligné le caractère fondamental de la relation d'antonymie et les expériences contemporaines sur le *priming* ou amorçage n'ont fait que les confirmer.

⁵ Si l'action énonciative, comme les autres formes d'action, peut se définir par un défaut temporaire d'inhibition, en logique apophantique l'affirmation pourra être conçue comme le résultat d'une somme de négations. En d'autres termes, la présence pourrait être définie comme une sommation d'absences refusées.

Ce processus fondamental de sélection paradigmatique est caractéristique des langues humaines, par opposition aux langages animaux. Il est lié à la conquête de l'absence par notre espèce, bref à ce que l'on pourrait appeler la phylogénèse de la zone distale.

Au palier du signe, la sélection paradigmatique éclaire un phénomène plus général, à rapporter à la perception sémantique (cf. l'auteur, 1991, ch. 8). Cette perception hiérarchise trois types de données : des formes, des fonds, et l'arrière-plan des formes et des fonds, c'est-à-dire les paradigmes des autres formes et fonds concurrents qui relient la perception présente au corpus des expériences linguistiques passées. Ainsi, à la différence de la perception animale, la perception humaine, culturalisée, laisse comme telle une grande place aux processus descendants. Bref, elle agit sur le mode de la hantise, qui est sans doute un des propres de l'homme.

En somme, on peut supposer ces trois stades d'émergence des types de signes¹ :

Indices	Animaux supérieurs
Index	Anthropoïdes
Symboles	Humains

Tableau 5 : Émergence des types de signes

Les indices, indépendamment de l'établissement de relations causales, sont établis par la mémoire épisodique. Le conditionnement suffit à les instituer. Les index supposent l'ostension et la triangulation désignative (cf. *supra*). Les symboles supposent l'établissement de paradigmes, condition et effet tout à la fois de la textualité.

4. 6. Le déplacement

Revenons à présent au fonctionnement sémiotique définitoire des symboles.

On a souvent rapproché les symboles et les monnaies, fût-ce pour les opposer. Les titres à une participation au sacrifice et donc à la répartition se nommaient *symbola*.² Si la monnaie est partie prenante du sacrifice, le symbole monétaire, comme la victime dont il tient lieu, devient l'objet d'une *substitution avec déplacement* qu'il convient de détailler. Sans référence prédéterminée, cette relation entre la victime et son prix n'a d'autre opérativité que celle du sacrifice : la valeur semble fixée, mais seulement dans un ordre sacré, institué par une Loi hiératique. En outre, le référent n'est pas l'objet présent, comme le voudraient les théories indexicales de la signification, mais bien l'objet absent.

Enfin, la relation de « mise en valeur » n'est pas unique : la monnaie en offrande vaut pour une « victime » au second degré, car le sacrifice animal résulte lui-même d'un évitement du sacrifice humain. Si l'on tenait à la référence, il faudrait parler de référence immédiate (l'animal domestique) et de référence différée (la victime humaine) : ce qui distingue le sacrifice du meurtre pur et simple est en effet un évitement, car la vengeance, dès lors qu'elle est ritualisée, voire symbolisée dans le sacrifice, frappe à côté³.

La référence du symbole se réduit de fait à un déplacement qu'il serait inutile de déclarer « métonymique » sans préciser sa fonction : il reconnaît et instaure une différence qualifiée, qui comme telle donne sens⁴. Soit :

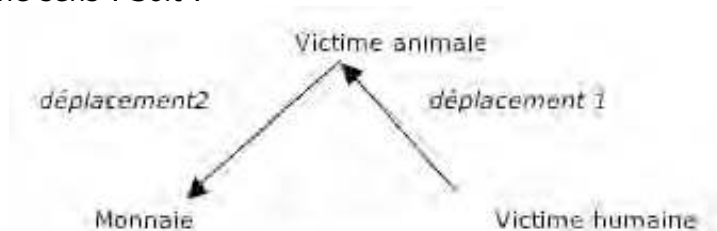


Figure 4 : Un triangle sacrificiel

¹ Nous ne traitons pas ici des icônes.

² L'autre sens, plus notoire, désigne les parties d'un même objet, par exemple les perles d'un bracelet. Dans les romans antiques, elles permettent aux proches longtemps séparés de se reconnaître enfin.

³ Les exemples ethnologiques sont multiples : ainsi, chez les Tchoukches, on se vengeait jadis en tuant le frère de l'offenseur.

⁴ Elle repose sur l'opposition entre la zone identitaire et la zone proximale à laquelle appartient la victime animale, et sur la contradiction entre le monde humain et le monde divin qui entraîne, pour la résoudre, la mise à mort de la victime humaine.

Les déplacements diffèrent par les extensions qu'ils opèrent : alors que toute monnaie peut être offerte en sacrifice, les victimes animales sont toujours choisies en fonction de certaines restrictions (couleur, sexe, etc.), et la victime humaine est un individu choisi (émissaire, roi, etc.). Par une double extension, on passe ainsi du symbole hiératique, purement hétéronome, au symbole monétaire, purement isonome, et de l'objet singulier à l'objet quelconque fonctionnant comme équivalent général. On aurait alors :

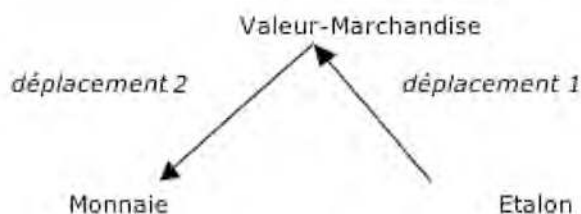


Figure 5 : Le triangle de la valuation

Ici, c'est la valeur étalonnée de la marchandise (déplacement 1) qui permet son intégration à l'échange monétaire (déplacement 2).

Or la conception traditionnelle du signe, qui perdure d'Aristote à Ogden et Richards, et qui fut heureusement ruinée par Saussure, a pu être représentée par un triangle homologue (cf. l'auteur, 1990) :

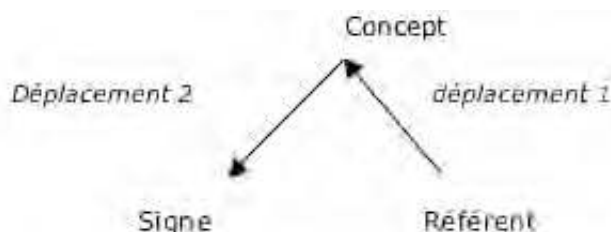


Figure 6 : Le triangle sémiotique traditionnel

En ce cas, le déplacement est conçu comme une représentation : le signe représente le concept, et le concept représente le réfèrent. L'orientation de la relation de représentation *inverse* ainsi celle du déplacement. Toutefois, le réfèrent n'est qu'un préjugé, c'est-à-dire une réification de la doxa et autres normes sociales. La concrétisation de la doxa instituée, par figement, un signifié, et le passage du signifié au signifiant, définitoire de la sémosis, qualifie le signifiant comme tel.

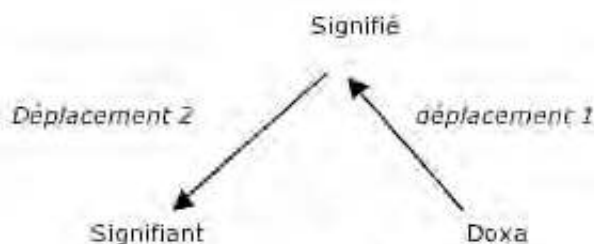


Figure 7 : Le triangle du symbole linguistique

Dans les termes de la théorie des zones anthropiques, le premier déplacement correspond au passage du distal (la doxa comme Loi) aux zones identitaire et proximale¹. La sémosis (relation signifiant/signifié) est alors décrite comme un couplage entre ces deux zones, ce qui confirme le statut du signe linguistique comme objet transitionnel. Si l'on voulait filer la comparaison entre signe et monnaie, c'est la doxa comme Loi qui jouerait pour le signe linguistique le rôle de l'étalon pour la monnaie.

Qualifiée dans les deux cas par le déplacement, la différence entre le symbolisant et le symbolisé permet d'éviter la perte du sens : leur identité équivaldrait à une tautologie, qui, comme l'affirme justement Wittgenstein, est dépourvue de sens. En outre, on peut estimer

¹ Le premier déplacement correspondrait en termes hjelmsléviens à la relation de la substance du contenu à la forme du contenu, le second à celle qui unit le plan du contenu au plan de l'expression.

que la perte des différences qualifiées détruit la société (cf. Girard, 1998, p. 77-82). Appliqué au signe linguistique, l'idéal sémiotique de l'univocité équivaldrait non pas à la fixation de la signification, mais à la perte du sens.

Nous ne posons évidemment pas que les signes et les monnaies fonctionnent de même, ni que la théorie du sacrifice en soit la clé : nous rappelons simplement le principe général que les relations entre les zones du monde empirique sont déterminées par leur relation au monde transcendant du distal.

Si l'on prend le signe pour un objet physique comme un autre, comme font les positivistes, de Russell à Morris, sa référence devient évocatoire, donc inférentielle ; mais l'on n'a pas pris garde que le signe positiviste fonctionne comme le signe magique : si je prononce le nom, j'évoque le dieu au sens où je suscite sa présence, et où l'invocation entraîne l'évocation¹. Ce *si-alors* au fondement de toute magie partage la même forme que le signe indiciaire : *si* fumée, *alors* feu ; à cela près que l'inférence est prospective plutôt que rétrospective. Dans ce modèle, le signifiant et le signifié sont considérés comme deux objets en relation temporelle nécessaire : le mot, objet signifiant, suscite la chose, objet signifié ; et par transfert magique, la chose suscitée devient la source de l'évidence référentielle².

Paradoxalement, ce modèle du signe convient à l'animisme qui unit dans un même champ d'interactions les lois naturelles et les lois divines, tout comme au réductionnisme cognitif qui réduit les fonctionnements sémiotiques à des interactions physiques, conformément à son programme de naturalisation du sens.

Même l'indexicalité supposée de la signification, qui fonde la théorie de la dénotation directe chez Carnap et dans le positivisme logique, reste fondée sur un déplacement symbolique, puisque la « chose » indexée et le signe qui l'indexe, qu'il soit gestuel ou verbal, gardent des statuts différents³.

4.7. Des rythmes à la textualité

Le principe sémiotique de déplacement ne doit pas nous surprendre : le *si-alors* qui définit l'indice n'est que la réification d'une transformation, et toute unité sémiotique est un moment de stabilisation relative dans une série de transformations. On pourrait bien entendu le relier à un axe métonymique ; si cette caractérisation paresseuse n'explique rien, elle a le mérite de rappeler que les tropes sont des moments de transformations textuelles, premières par rapport aux relations sémiotiques qui les synthétisent et les décontextualisent. Tout modèle du signe est en effet une simplification et une réduction d'un modèle du texte. Le mot isolé n'existe pas⁴ : d'une part il appartient toujours à un paradigme qui a été institué en discours, et d'autre part un mot n'est qu'un passage d'un texte oral ou écrit.

La capacité de métamorphoses et de transposition s'illustre dans les actes de langage dits performatifs. Par exemple, si l'on dit d'une coupe de vin « Ceci est mon sang », ce

¹ D'où le tabou lexical et l'euphémisation nécessaires à la tranquillité humaine.

² « Si nous analysons, résume Frazer, les principes de la pensée sur lesquels est basée la Magie, nous trouverons qu'ils se résolvent à deux : le premier c'est que tout semblable appelle son semblable, ou qu'un effet est similaire à sa cause ; le second, c'est que deux choses qui ont été en contact à un certain moment continuent d'agir l'une sur l'autre, alors même que ce contact a cessé. » (Frazer, 1981, p. 41). Frazer nomme le premier principe « Loi de similitude » et le second « Loi de contact ou de contagion » ; ils seront repris par Freud et Mauss. La référence somme ces deux principes : par une relation de similitude, qui est celle de la représentation voire de l'iconicité ; et par une relation d'imposition ostensive qui continue à agir alors même que le référent a disparu (la rigidité du nom propre selon Kripke en est un exemple éclatant).

³ Par exemple, Pierre Jacob (1997) écrit la phrase : « Le sens du mot *banane* est une banane ». Si les italiques désignent le signifiant *banane*, pourquoi l'expression en romain « une banane », qui prétend en donner le sens, le contiendrait-il hors de tout contexte, sauf à le montrer ostensivement ? Ce mot pourrait parfaitement avoir pour acception un petit sac porté à la ceinture, ou une mèche frontale enroulée et outrageusement gominée, etc. Le sens de « banane » en romain n'est pas moins problématique que celui de *banane* en italiques. Si la tautologie rassure, certes, c'est qu'elle est vide de sens ; mais elle ne résoud aucun problème. Or quand Jacob emploie le mot *banane*, sans guillemets, il présuppose que ce mot n'est pas un mot, mais bel et bien un objet, c'est-à-dire qu'il est substitué à son référent, comme si sa thèse était démontrée du seul fait de sa formulation, ce qui reste caractéristiquement magique.

⁴ On a longtemps cherché le monosyllabe initial et les mots primitifs – les primitives sémantiques à la Wierzbicka héritent de ces spéculations prélinguistiques – sans s'aviser que le mot isolé perd le statut de symbole et ne peut fonctionner que comme un signal.

déplacement condense en signe des discours antérieurs¹. Il marque en outre l'incidence de la zone distale sur les autres². Si la textualité est une dimension propre aux performances symboliques, il convient donc de formuler des hypothèses sur les conditions de son émergence. Le rythme a tout d'abord une valeur hédonique (attestée aussi chez les chimpanzés) qui vaut pour elle-même et semble donc sans valeur adaptative. Produit par la voix ou le geste (claquement de mains, frappements de pieds), il organise des boucles sensori-motrices et semble ainsi au fondement de la sémiotisation du temps vécu : il permet de l'aménager à court terme par la prévisibilité au sein de la cellule rythmique et à moyen terme par la réitération de cette cellule.

Parmi les universaux empiriques, les seuls qui comptent dès lors que l'on quitte l'anthropologie philosophique *a priori*, les musiques ne sont pas moins universelles que les langues, les danses et les chants, très généralement associées. Le mythe est d'ailleurs souvent chanté³ voire dansé. En linguistique, la tradition grammaticale a certes gravement sous-estimé le rôle de la prosodie, qui intègre à la parole des facteurs mélodiques.

Toutefois, dans leurs études sur la métrique française, Roubaud et Lusson ont pu montrer que ses règles étaient une extension des propriétés de la langue. Mais qu'elles soient prosodiques ou métriques, ces affinités peuvent être interprétées en un autre sens : la langue serait la spécialisation de formes musicales.

Dans l'ontogenèse, non seulement les vocalisations rythmiques précèdent l'apprentissage de la parole, mais elles le conditionnent et l'enfant apprend à parler par répétition de formes mélodiques⁴. La prédication apparaît à partir de l'acquisition de contours prosodiques entendus et répétés (cf. Bertoncini et Boysson-Bardies, 2000, pp. 104-106).

Outre la conventionnalité paradigmatique et la contextualité syntagmatique, la troisième caractéristique du symbole saussurien est d'être doublement articulé : or le principe de la double articulation se résume à la sémantisation de groupes phoniques. Le nombre des groupes étant évidemment plus élevé que celui des phonèmes, qui ne dépassent jamais quelques dizaines, les capacités sémantiques sont élevées, voire indéfinies, si l'on tient compte des variations contextuelles.

Au palier du texte, comme les cellules rythmiques, les formes sémantiques sont aussi l'objet de réitérations avec variations⁵. On peut caractériser le récit, forme ordinaire d'organisation des mythes, par ses structures de variation. Ces structures sont mémorisables, dans la mesure où la mémoire est une réeffectuation, qui se guide par les normes de récurrence phonique et sémantique — dont les isotopies sémantiques et phoniques sont la forme la plus simple. Au palier textuel, l'obsession sémantique prend ainsi le relais du rythme prosodique au palier de la période.

4.8. L'abstraction

L'abstraction est une condition générale de passage au distal. Si les oiseaux et les primates obtiennent de bons scores, les humains se flattent des meilleures capacités d'abstraction, définie comme capacité de sélectionner des formes et de les reconnaître dans un autre contexte, voire dans une autre modalité sensorielle. Comme l'ont montré les travaux de la *Gestalt* sur les images virtuelles, poursuivis naguère par ceux de Kanisza, la reconnaissance de formes transposées est en outre créatrice, et il semble que nos illusions, dues au caractère « descendant » ou imaginaire de nos perceptions, l'emportent nettement sur celles de nos cousins simiens.

Si ces travaux portent pour l'essentiel sur l'abstraction visuelle, l'abstraction auditive garde un rôle fort important pour reconnaître les transpositions dans les variations. Ainsi, des enfants de deux mois peuvent reconnaître le même mot prononcé de douze manières différentes par la même personne ou par douze personnes différentes. Ils l'emportent ainsi sur des chimpanzés du même âge. En outre, quand les singes se plaisent à produire des rythmes, ils n'utilisent pas la syncope, ni le contretemps, qui sont des jeux sur le rapport entre type abstrait et occurrence.

¹ Les sacrements sont techniquement des signes, tant en théologie qu'en sémiotique.

² Les exemples pourraient être multipliés ; cf. les intersignes de la mythologie celtique.

³ En Occident, la poésie fut chantée jusqu'au XVI^e.

⁴ Il n'est pas exclu que les phonèmes jouent un rôle analogue aux notes — ni qu'ils soient choisis comme elles en fonction de leurs capacités discriminatives pour l'ouïe humaine.

⁵ Nous avons évoqué naguère (2001b) une conception prosodique de la sémantique textuelle, à propos des rythmes sémantiques et de la théorie des transformations (métamorphismes et transpositions).

L'abstraction semble nécessaire non seulement à l'organisation de la temporalité, mais à la projection de formes dans les matériaux ouvrés : déjà les bifaces d'*Erectus*, voici plus d'un million d'années, témoignent d'un souci de la symétrie et d'un goût de la forme pure qu'il reste difficile de rapporter à une considération utilitaire (cf. Wynn, 1993, p. 774). L'évolution de l'art, ou du moins des figurations du Paléolithique, va sans doute, comme l'a suggéré Leroi-Gourhan, de signes abstraits à des représentations qui nous paraissent réalistes — ce qui est contraire à toutes les théories empiristes de l'abstraction. Des signes abstraits demeurent d'ailleurs très généralement associés aux représentations que nous jugeons réalistes : moins spectaculaires, ces groupes de points et lignes stéréotypées sont peut-être cependant à l'origine des idéogrammes et phonogrammes¹.

Enfin, même si l'obstination répétitive n'est aucunement absente du monde animal, les comportements obsessionnels semblent un des propres de l'homme, et l'on pourrait opposer le mode compulsif de l'action animale au mode obsessionnel de l'action humaine. Si l'on revient à la typologie générale des comportements humains, on peut distinguer les *activités* spontanées, incoercibles, liées à la zone identitaire (se gratter), les *actions* permettant le couplage avec la zone proximale (chasser, se déplacer), et les *actes* permettant le couplage avec la zone distale (cf. l'auteur, 1999). Les actes typiques que sont les rituels, par la planification, et leur retour répété et invariable, témoignent tout à la fois d'une structure obsessionnelle et de la relation avec des objets absents. De fait, les objets distaux sont eux-mêmes le produit sémiotique et représentationnel des actes évocatoires. L'abstraction est une distalisation, et les sciences mêmes relèvent de la zone distale, où elles rivalisent avec les religions.

5. Evolution et anthropologie linguistique

Même quand elle débouche sur une sémiotique pour laquelle l'homme et le langage trouvent leur « origine » l'un dans l'autre, une anthropologie linguistique ne peut être fondée seulement sur les catégories générales du langage.

On étudie la phylogenèse et l'ontogenèse, mais il n'existe pas de terme synthétique pour désigner l'émergence des cultures ; cette lacune révèle un problème crucial, car l'humanisation prolonge l'hominisation. L'émergence des cultures est une question qui exige une coopération interdisciplinaire : le développement du monde sémiotique. Nous utiliserons le terme de *péri-genèse* pour désigner la genèse de l'entour humain.

5.1. Genèse du sémiotique

On ne peut comprendre l'émergence du langage qu'au sein de l'*évolution générale du sémiotique*. Au cours de la *péri-genèse*, il faut noter le développement conjoint des langues, des sépultures et des « arts » ou modes de décor mobilier ou pariétal.

En étudiant les contraintes anatomiques sur la phonation, Liberman avait émis l'hypothèse que la capacité de parole de l'*homo sapiens sapiens* — à qui l'on attribue environ 100 000 ans d'ancienneté, pouvait ne remonter qu'à 50 000 ans ; il est revenu récemment sur cette datation tardive. Il reste que c'est au paléolithique moyen que l'on trouve les premières sépultures indubitables, notamment dans la culture moustérienne. Elles annoncent la révolution symbolique du paléolithique supérieur (40 000-10 000) qui voit l'extension du peuplement à l'ensemble de la planète et sans doute la différenciation des langues et des cultures. Apparaissent les hiérarchies sociales, les sépultures collectives et des formes que l'on considère aujourd'hui comme « artistiques » : art mobilier, parures, sanctuaires en grotte. On assiste à une sémiotisation de l'environnement.

Les économies de chasse spécialisées qui se développent alors supposent une programmation des stockages sur l'année et en quelque sorte l'organisation du futur : sa découverte est une conquête sémiotique.

5.2. La conquête du distal : de l'hominisation à l'humanisation

La formation des langues a généralement été conçue comme l'émergence progressive d'une classe de fonctions, diversement nommées : *symbolique* (dans la tradition sociologique de Durkheim et de Mauss), *mythique*, *narrative*. Chris Knight, Mark Turner, Merlin Donald leur attribuent une *fonction* sociale de cohésion du groupe, par des manifestations (danses, chants, etc.) fondées sur la capacité de représentation. Toujours avancée sous la pression du néodarwinisme, l'explication fonctionnelle nous semble un leurre car l'avantage adaptatif lui-même reste souvent

¹ Si l'on suit Leroi-Gourhan, cela compose une sorte d'idéographie sexuelle, qui est peut-être à l'origine de la pensée différentielle, c'est-à-dire de la pensée tout court.

invoqué sans être problématisé. En quoi l'évocation et la création d'objets absents sert-elle à s'adapter à l'environnement ? Par exemple, le mythe n'est pas moins meurtrier que salvateur, et Cassirer a pu ainsi décrire le nazisme comme l'irruption d'un mythe dans l'histoire.

Dans l'hypothèse que l'émergence du langage s'accompagne d'une conquête de l'absence, cette conquête reste sans fonction. L'évocation ou constitution de l'absence peut évidemment trouver toutes sortes d'utilités. Par exemple, dans des économies de horde où s'établit une division du travail entre les âges et les sexes, femmes et enfants pratiquant la cueillette et les hommes la chasse, on peut évoquer la spécialisation de pratiques, la formation de lexiques spécialisés, la description d'itinéraires pour s'éloigner du camp et en revenir. Ou encore, l'élaboration des techniques et leur transmission supposent l'usage du langage, comme l'a souvent rappelé Leroi-Gourhan. Mais ces utilisations bienvenues ne sont pas nécessairement des causes, et d'ailleurs l'objectif des sciences de la culture n'est pas d'expliquer d'un point de vue causal, mais de reconstituer des conditions.

Par rapport aux systèmes de communication des animaux, le langage permet une maîtrise de l'absence, par son autonomie à l'égard de la situation. Mais cela n'entraîne pas que nos ancêtres se soient simplement émancipés du *hic et nunc*. La création de la zone distale n'est pas une simple extension : elle remanie structurellement le couplage avec la situation dans la mesure où le rapport entre l'identitaire et le proximal est sous la rectio du distal. En d'autres termes, les rapports au sein du monde obvie sont déterminés par les rapports entre le monde obvie et le monde absent.

Il reste que cette absence est en fait peuplée de signes bien présents. Le niveau sémiotique est constitué de performances complexes : danses, parures, récits, chants, etc. À l'œuvre dans toutes les pratiques socialisées, il est déterminant dans certaines : jeux, fêtes, rites, etc., dont les manifestations créent de nouvelles coordonnées spatio-temporelles, celles des terrains de jeux, des espaces sacrés, etc.

Les performances complexes supposent une planification de l'action et donc un essor de l'imagination, responsable des intentions et des désirs à moyen et long terme — car Éros doit beaucoup à Logos. Or le support des images mentales, scripts et scénarios engagés par l'imagination est précisément le cortex préfrontal qui « traite » les objets absents.

Les performances sémiotiques ont pour caractéristique leur caractère téléologique, permis par la démarcation claire de leur début et de leur fin et sans doute lié à leur stylisation. Les capacités de planifier de l'action et celles de produire et d'interpréter des récits reposent sur des médiations sémiotiques communes. La singularité d'un texte ou d'une autre performance sémiotique réside dans le fait qu'il est tout à la fois action énonciative et action énoncée, narration et récit, *historia* et *res gestae*.

Dépassant la simple tension narrative vers un but lointain, qui permet le déploiement de chaînes d'action sémiotiques, le récit peut se découpler d'avec la situation et passer de l'événement au mythe. En effet les relations entre contexte et situation vont en proportion inverse (l'auteur, 1998), et, dans la mesure où elle est une extension de la contextualité, la textualité prend toute sa dimension quand elle s'autonomise à l'égard de la situation, et/ou suscite de nouvelles situations (la pratique de la lecture, par exemple).

La relation entre le développement du distal et celui de la textualité engage à revenir à la thèse du fondement mythique des cultures. Cette thèse de Vico, spéculative à son époque, pourrait trouver des prolongements aujourd'hui. Alors que le marxisme vulgaire avait accrédité la thèse que l'idéologie reflétait les rapports de production, on en vient à penser que l'idéologie — j'entends ici le patrimoine sémiotique — les conditionne. Par exemple, Jacques Cauvin (1994) établit que la sédentarisation vient après et non avant la « révolution symbolique » qui au Moyen-Orient se traduisit entre 10 000 et 9 500 ans avant notre ère, par l'apparition des premières représentations féminines. Elle aboutit assez vite à celles de la Déesse-Mère et du Dieu-Taureau, cela *avant* l'apparition de l'agriculture. En bref, la création de la Déesse-Mère n'est pas un reflet de l'agriculture mais une condition de son développement.

Les refus de certaines pratiques productives et modes de développement sont souvent l'effet d'interdits divers, et le respect de la nature se justifie par exemple par la crainte de troubler divers dieux ou esprits¹.

¹ Par exemple, certains responsables brésiliens avaient rêvé de mettre les Indiens au travail pour leur faire « exploiter la forêt », ce qui suppose une destruction de leur panthéon.

Depuis Max Weber, les historiens du capitalisme, en revanche, ont souvent souligné que la conception instrumentale de la nature ne peut se comprendre que dans un monde laïcisé ou séparé de Dieu (c'est ainsi qu'ils ont souligné le rôle de la Réforme).

En somme, la pratique reflète l'idéologie, dont elle est une part. Comme toute pratique comporte un niveau sémiotique, elle peut revêtir un aspect mythique. La thèse du primat de la base économique sur la superstructure idéologique suppose que l'économie s'édifie en silence et sans signes, alors même qu'elle est inspirée par des mythes, comme celui de la croissance, et repose sur une base fiduciaire purement irrationnelle.

La phylogénèse des cultures conduit à une sémiotisation générale de l'environnement. Dans le cas de l'espace, on relève une interprétation mythique des singularités naturelles : sources, rochers, montagnes (cf. le rôle central d'Ayers Rock dans la pensée aborigène), etc., qui cartographient des mythes — il suffit de lire une carte du Péloponnèse pour rappeler cette évidence. Les territoires, les aires de chasse ou de cueillette, les frontières déterminent autant de zones valuées subtilement hiérarchisées.

Dans le domaine temporel, on passe du temps darwinien de l'évolution, lent et à discontinuités externes, au temps lamarckien de la culture, rapide, valué, à discontinuités endogènes, revêtant diverses formes : généalogique, calendaire, historique. Comme celle de l'espace, la culturalisation du temps se traduit par la création de zones valuées, d'où la théorie des âges de l'humanité, celle des stades historiques, etc.

La conquête du distal s'affirme complètement par le statut médiateur des signes. Par exemple, l'hypothèse chamanique reprise aujourd'hui par des préhistoriens comme Jean Clottes, fait des parois des grottes des séparations d'avec l'au-delà, et des mains dessinées par crachis des traces de « passage ». Mais surtout, l'art pariétal, à la différence de l'art mobilier et de la parure, témoigne d'une autonomisation des signes à l'égard du *hic et nunc*. Les grottes ornées ne sont pas ordinairement des lieux d'habitation, mais vraisemblablement des sanctuaires. L'œuvre peinte se détache dans l'espace comme dans le temps. Par opposition aux fétiches, comme les parures, qui restent associés à ceux qui les créent et qui les portent, elle s'affirme comme une idole¹.

L'autonomisation des signes et l'extension du distal ont une grande importance dans la constitution d'un monde sémiotique en expansion. C'est dans l'art pariétal que l'on trouve les premières abstractions graphiques (lignes, groupes de points, etc. dont procèdent peut-être les figurations ultérieures). Si ces signes sont codifiés, ils forment peut-être une idéographie, et, pour autant que l'on fasse commencer l'histoire avec l'écriture, on pourrait la faire reculer aux premiers tracés pariétaux.²

Avec l'écriture, on entre dans l'histoire, celle des historiens. D'une façon plus profonde qu'il n'y paraît, l'écriture introduit un nouveau type de temporalité. Elle permet de définir des intervalles, des mesures, des inventaires. L'apparition de documents (et non plus seulement de monuments) ouvre une dimension critique : le lecteur peut faire sécession dans le temps et dans l'espace, et l'écrit devient lui-même un témoin du distal (comme en témoignent les religions du Livre).

L'objectivation des documents permet en outre les débats et conjectures, le développement de la réflexivité qui érige en sciences des savoirs et des techniques. Enfin, la grammatisation permet une maîtrise sociale et politique des langues. Nous avons retracé ailleurs les étapes de la « révolution symbolique » continuée qui conduisent de l'écriture à l'imprimerie, puis à la numérisation (cf. 2001b, ch. 2). Retenons que le monde « virtuel » est sans doute un développement ultime et gigantesque de l'inscription pariétale, mais devenu familier et peuplé de fétiches : les démiurges y pullulent, dans le crépuscule des idoles.

Bref, les cultures, et au premier chef les langues, permettent à l'humanité de passer d'une évolution continue à une évolution discontinue et cumulative. À supposer que les conditions environnementales aient jamais eu le rang de causes déterminantes, elles le perdent, et l'humanité a pu s'adapter à peu près à tous les milieux — quitte à les adapter dangereusement à elle.

¹ Sur la distinction entre les fétiches, qui peuplent la frontière empirique, et les idoles, qui occupent la frontière transcendante, cf. l'auteur, 2001b.

² L'histoire des cultures commence quand les sociétés deviennent « chaudes », au Paléolithique supérieur, et l'on pourrait peut-être faire reculer l'histoire aux premiers graphismes, bien avant l'écriture.

Plus exactement, elle a modifié à son usage la notion même de milieu, car l'environnement humain, tout à la fois naturel et culturel, se compose d'un milieu physique et d'un entour sémiotique et représentationnel. Cette conquête de la liberté, évidemment liée à l'autonomie du sémiotique, fait de l'histoire le facteur déterminant de l'évolution. De façon concordante, la transmission du patrimoine sémiotique, par les règles d'alliance notamment, détermine ou du moins contraint fortement celle du patrimoine génétique.

Références bibliographiques

- Andler (D.) & al. 1992. *Philosophie et cognition — Colloque de Cerisy*. Bruxelles : Mardaga.
- Auroux (S.). 1998. *La raison, le langage et les normes*. Paris : P.U.F.
- Benveniste (E.). 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Bergougnoux (G.). 2005. « L'origine du langage, mythes et théories ». in : Hombert (J.-M.), (ed.). pp. 14-41.
- Bertoncini (J.) & Boysson-Bardies (B. de). 2000. « La perception et la production de la parole avant deux ans ». in : Kail (M.) & Fayol (M.), (eds.). *L'acquisition du langage*. Paris : P.U.F., t. I, Ch. IV.
- Bickerton (D.). 1990. *Language and Species*. Chicago : University of Chicago Press.
- Bickerton (D.). 1996. *Language and Human Behavior*. Londres : University College London Press.
- Boehm (C.). 1988. « Vocal communication of Pan troglodytes : « triangulating » to the origin of spoken language ». in : Wind (J.) & al., (eds.). *Language Origin — A Multidisciplinary Approach*. Dordrecht : Kluwer.
- Brossut (R.). 1996. *Phéromones et communication chimique chez les animaux*. Paris : Belin.
- Bruner (J.). 1983. *Le développement de l'enfant, savoir-dire, savoir-faire*. Paris : P.U.F.
- Bruner (J.). [1983] 1987. *Comment les enfants apprennent à parler*. Paris : Retz.
- Cauvin (J.). 1994. *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*. Paris : Éditions du CNRS.
- Cavalli-Sforza (L.) & al. 1994. *The History and Geography of Human Genes*. Princeton : Princeton University Press.
- Changeux (J.-P.). [1970] 2000. « L'inné et l'acquis dans la structure du cerveau ». in : *La Recherche*, 331, pp. 19-31.
- Changeux (J.-P.). 2002. *L'homme de vérité*. Paris : Odile Jacob.
- Chomsky (N.). 1984. « La connaissance du langage ». in : *Communications*, 40, pp. 7-34.
- Clairis (C.). 2005. *Vers une linguistique inachevée*. Louvain : Peeters.
- Clottes (J.). 1998. « La détermination des figures animales et humaines dans l'art paléolithique européen ». in : *Voyage en préhistoire*. Paris : La Maison des roches, pp. 153-188.
- Cornuéjols (M.). 2000. *Sens du mot, sens de l'image*. Paris : L'Harmattan.
- Cuxac (C.). 2005. « Des signes et du sens ». in : Hombert (J.-M.), (ed.). pp. 196-214.
- Cyrułnik (B.). 1995. *La naissance du sens*. Paris : Hachette.
- Cyrułnik (B.). 2000. *Les nourritures affectives*. Paris : Odile Jacob.
- Dahbi (A.), Jaisson (P.), Lenoir (A.) & Hefetz (A.). 1998. « Comment les fourmis partagent leur odeur ». in : *La Recherche*, 314, pp. 32-35.
- Descola (P.). 1992. *Les lances du crépuscule*. Paris : Plon.
- Dessales (J.-L.). 2000. *L'origine du langage*. Paris : Hermès.
- Donald (M.). 1991. *Origins of the Modern Mind*. Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- Donald (M.). 1993. « Précis of *Origins of the Modern Mind* : Three stages in the evolution of culture and cognition ». in : *Behavioural and Brain Sciences*, 16, pp. 737-791.
- Duclos (J.) & Joulian (F.). 1998. *La culture est-elle naturelle ?* Paris : Éditions Errance.
- Dumont (L.). 1991. *L'idéologie allemande*. Paris : Gallimard.
- Edelman (G.). 1992. *Biologie de la conscience*. Paris : Seuil.
- Fodor (J.). 1980. *Representations*. Cambridge (MA) : M.I.T. Press.
- Fodor (J.). 1990. *A theory of content and others essays*. Cambridge (MA) : M.I.T. Press.
- François (F.). 1993. *Pratiques de l'oral*. Paris : Nathan.
- Frazer (J.-G.). [1890-1915] 1981. *Le Rameau d'or, Le roi magicien dans la société primitive, Tabou et les périls de l'âme*. Paris : Robert Laffont, Coll. « Bouquins ».
- Gamkrelitze (T.). 2005. « La théorie glottogonique de Marr et l'isomorphisme structural entre les codes génétique et linguistique ». in : Sériot (P.), (ed.). pp. 139-142.
- Gärdenfors (P.). 1994a. « Speaking about inner environment ». in : *Of thoughts and Words - Proceedings of the Nobel symposium on the relation between language and mind* [à paraître].
- Gärdenfors (P.). 1994b. *Cued and detached representations in animal cognition* [ms, 15 pages].
- Geertz (C.). 1973. *The Interpretation of Cultures*. New York : Basic Books.
- Girard (R.). [1972] 1998. *La violence et le sacré*. Paris : Hachette.
- Glaserfeld (E. von). 1977. « Linguistic communication : theory and definition ». in : Rumbaugh (D.-M.), (ed.). *Language Learning by a Chimpanzee*. New York : Academic Press, pp. 55-71.
- Gopnik (M.). 1982. « Some distinctions among representations ». in : *Behavioural and Brain Sciences*, 5, pp. 378-379.
- Greenberg (J.-H.). 1987. *Language in the Americas*. Stanford : Stanford University Press.

- Gusdorf (G.). 1966. *Les sciences humaines et la pensée occidentale, t. I : De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*. Paris : Payot.
- Hagège (C.). 1982. *La structure des langues*. Paris : P.U.F.
- Hermann (B.) & Hummel (S.), (eds.). 1994. *Ancient DNA : recovery and analysis of genetic material from paleontological, archaeological, museum, medical and forensic specimens*. Berlin : Springer.
- Hocart (A.-M.). [1927] 2005. *Au commencement était le rite*. Paris : La Découverte.
- Hockett (C.-F.). 1960. « The origin of speech ». in : *Scientific American*, 203, 3, pp. 88-96.
- Hombert (J.-M.). 2005. *Aux origines des langues et du langage*. Paris : Fayard.
- Houdé (O.). 1997. *Rationalité, développement et inhibition*. Paris : P.U.F.
- Hovelacque (A.). 1876. *La linguistique*. Paris : Reinwald.
- Huizinga (J.). 1954. *Homo ludens*. Paris : Gallimard.
- Humboldt (W. von). 1974. *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. Paris : Seuil [tr. Pierre Caussat].
- Humboldt (W. von). 1995. *Le dix-huitième siècle. Plan d'une anthropologie comparée*. Lille : P.U.L., Éd. Jean Quillien [cf. 1903. *Gesammelte Schriften*, 1, Éd. A. Leitzmann. Berlin : Behr, pp. 377-410].
- Humboldt (W. von). 2000. *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Paris : Seuil [introduction, traduction et édition par Denis Thouard].
- Hurford (J.-R.), Studdert-Kennedy (M.) & Knight (C.). 1998. *Approaches to the Evolution of Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Jacob (P.). 1997. *Pourquoi les choses ont un sens*. Paris : Odile Jacob.
- Jisa (H.). 2005. « La langue façonne-t-elle le monde ? ». in : Hombert (J.-M.), (ed.). pp. 254-272.
- Johnson (M.). 1992. « Philosophical implications of cognitive semantics ». in : *Cognitive Linguistics*, 3-4, pp. 345-366.
- Johnson-Laird (P.-N.). 1983. *Mental Models*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Jucquois. 1986. « Aspects anthropologiques de quelques notions philologiques ». in : *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain*, 12, 1-2, pp. 183-248.
- Kail (M.) & Fayol (M.), (eds.). 2000. *L'acquisition du langage*. Paris : P.U.F. [2 tomes].
- Kyheng (R.). 2006. *Le langage, faculté, ou généralisation des langues ? Une enquête saussurienne*. Site : <http://www.revue-texto.net>
- Langaney (A.). 1988. *Les Hommes*. Paris : Armand Colin.
- López-García (Á.). 2005. *The grammar of genes — How the Genetic Code Resembles the Linguistic Code*. Berne, Berlin, Bruxelles, Francfort Main, New York, Oxford, Wien : P. Lang.
- Lorblanchet (M.). 1988. « De l'art pariétal des chasseurs de rennes à l'art rupestre des chasseurs de kangourous ». in : *L'anthropologie*, 92, 1.
- Lotman (I.). 1998. *La sémiotique*. Limoges : Pulim.
- Marr (I.-N.). [2005] 1925. « Sur l'origine du langage ». in : Sériot (P.), (ed.). 2005. pp. 383-387.
- Mascie-Taylor (C.), (ed.). 1988. *Biological Aspects of Human Migration*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Pollock (J.-Y.). 1997. *Langage et cognition*. Paris : P.U.F.
- Popper (K.). 1972. *Objective Knowledge : an Evolutionary Approach*. Oxford : Oxford University Press.
- Pottier (B.). 1962. *Systématique des éléments de relation*. Paris : Klincksieck.
- Rastier (F.). 1987. *Sémantique interprétative*. Paris : P.U.F.
- Rastier (F.). 1989. *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
- Rastier (F.). 1990. « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique ». in : *Nouveaux actes sémiotiques*, 9.
- Rastier (F.). 1991. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : P.U.F.
- Rastier (F.). 1992. « Réalisme sémantique et réalisme esthétique ». in : *TLE*, 10, pp. 81-119.
- Rastier (F.). 1993. « La sémantique cognitive — Éléments d'histoire et d'épistémologie ». in : *Histoire, Épistémologie, Langage*, XV, 1, pp. 153-187.
- Rastier (F.). 1997. « Herméneutique matérielle et sémantique des textes ». in : Salanskis (J.-M.), Rastier (F.) & Scheps (R.), (eds.). *Herméneutique : textes, sciences*. Paris : P.U.F.
- Rastier (F.). 1998. « Le problème épistémologique du contexte et l'interprétation dans les sciences du langage ». in : *Langages*, 129, pp. 97-111.
- Rastier (F.). 1999. « Action et récit ». in : *Raisons Pratiques*, 10, pp. 173-198.
- Rastier (F.). 2001a. « L'action et le sens. — Pour une sémiotique des cultures ». in : *Journal des Anthropologues*, 85-86, pp. 183-219.

- Rastier (F.). 2001b. *Arts et sciences du texte*. Paris : P.U.F.
- Rastier (F.). 2004. « Sciences de la culture et post-humanité ». in : *Actes 2003-2004 du groupe de travail STP (du Sujet ; Théorie et Praxis) de la Maison des Sciences de l'Homme de Paris. Volume VII*. Paris : Éditions de la MSH, pp. 7-27 [Rééd. <http://www.revue-texto.net>]
- Rastier (F.) & Bouquet (S.), (ed.). 2002. *Une introduction aux sciences de la culture*. Paris : P.U.F.
- Rastier (F.), Cavazza (M.) & Abeillé (A.). 1994. *Sémantique pour l'analyse*. Paris : Masson.
- Ruhlen (M.). 1997. *L'origine des langues*. Paris : Belin.
- Salanskis (J.-M.). 1997. « Herméneutique et philosophie du sens ». in : Salanskis (J.-M.), Rastier (F.) & Scheps (R.), (eds.). *Herméneutique : textes, sciences*. Paris : P.U.F.
- Saussure (F. de). [1916] 1972. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Saussure (F. de). 2002. *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard [ed. Rudolf Engler et Simon Bouquet].
- Saussure (F. de). 1997. *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909)*. Oxford : Pergamon.
- Savage-Rumbaugh (E.-S.) & Rumbaugh (D.-M.). 1993. « The emergence of language ». in : Gibson (K.-R.) & Ingold (T.), (eds.). *Tools, Language and Cognition in Human Evolution*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 86-108.
- Savage-Rumbaugh (E.-S.), Shanker (S.-G.) & Taylor (T.-J.). 1998. *Apes, Language, and the Human Mind*. Oxford : Oxford University Press.
- Schleiermacher (F.). 1987. *Herméneutique*. Genève : Labor et Fides.
- Sériot (P.), (ed.). 2005. « Un paradigme perdu : la linguistique marriste ». in : *Cahiers de l'ILSL*, 20.
- Sjölander (S.). 1993. « Some cognitive breakthroughs in the evolution of cognition and consciousness, and their impacts on the biology of language ». in : *Evolution and Cognition*, 3, pp. 3-10.
- Sperber (D.). 1996. *Explaining Culture — A Naturalistic Approach*. Oxford : Blackwell.
- Sperber (D.). 2001. *Vers une lecture sans écriture ?* Bibliothèque publique.
- Sperber (D.) & Orrigi (G.). 2005. « Pourquoi parler, comment comprendre ? ». in : Hombert (J.-M.), (ed.). pp. 236-254.
- Steinthal (H.). 1851. *Der Ursprung der Sprache*. Berlin : Cohn-Weigert.
- Stewart (J.), Scheps (R.) & Clément (P.). 1997. « Phylogénèse de l'interprétation ». in : Salanskis (J.-M.) & al., (eds.). *Herméneutique : textes, sciences*. Paris : P.U.F.
- Tattersall (I.). 1999. *L'émergence de l'homme*. Paris : Gallimard.
- Thomason (S.) & Kaufman (T.). 1988. *Language Contact, Creolization and Genetic Linguistics*. University of California : University of California Press.
- Thouard (D.), (ed.). 2000. *Humboldt - Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Paris : Seuil.
- Trabant (J.). 1999. *Traditions de Humboldt*. Paris : Éditions de la MSH.
- Trombetti (A.). [1905] 1962. *L'unità d'origine del linguaggio*. Bologna : Scuola Grafica « Civitas Dei ».
- Turner (M.). 1996. *The Literary Mind*. Oxford : Oxford University Press.
- Uexküll (J. von). [1934] 1956. *Mondes animaux et mondes humains*. Paris : Denoël.
- Vauclair (J.). 1990. « Primate cognition : from representation to language ». in : Parker (S.-T.) & Gibson (K.-R.), (eds.). « *Language* » and intelligence in monkeys and apes. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 312-329.
- Vauclair (J.) & Fagot (J.). 1993. « Can a saussurian ape be endowed with episodic memory ? ». in : *Behavioural and Brain Sciences*, 16, pp. 772-773.
- Victorri (B.). 1999. « La place de la fonction narrative dans l'émergence du langage et la structure des langues ». in : *Théorie Littérature Enseignement*, 17, pp. 23-38.
- Victorri (B.). 2005. « Les « mystères » de l'émergence du langage ». in : Hombert (J.-M.), (ed.). pp. 212-234.
- Winnicott (D.-W.). [1971] 1975. *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris : Gallimard.
- Wolpoff (M.) & Caspari (R.). 1997. *Race and Human Evolution. — A fatal attraction*. New York : Simon & Schuster.
- Wynn (T.). 1993. « Archaeological Evidence for mimetic mind and culture ». in : *Behavioural and Brain Sciences*, 16, p. 774.
- Yau (S.-C.). 1992. *Création gestuelle et début du langage*. Hong Kong : Langages croisés.